



**BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITĂȚII
DIN
BUCUREȘTI**

n° Curent. 55216 Format

n° Inventar. A291+27 Anul

Secția Defozit IV Raftul

CLEMENCEAU

PAR

JEAN AJALBERT

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L
E
S

C
O
N
T
E
M
P
O
R
A
I
N
S

P
R
È
S

D
E

V
O
U
S

« Il faut agir. L'action est le principe, l'action est le moyen, l'action est le but ».

GEORGES CLEMENCEAU

9^e édition

nrf



LIBRAIRIE GALLIMARD - 43, RUE DE BEAUNE (VII^e)

CLEMENCEAU

Pour connaître

JEAN AJALBERT

on conseillera de lire :

L'Auvergne — Veillées d'Auvergne — Au Cœur
de l'Auvergne...

En Amour — Le P'tit — La Tournée — Raffin-
su-su — Sao-Van-Di — La Passion de Roland
Garros.

Les Mystères de l'Académie Goncourt.

Les Destinées de l'Indochine — Les Nuages sur
l'Indochine — Sous le Sabre — Dix Années a
Malmaison — Le Bouquet de Beauvais — Le
Maroc sans les Boches — L'Heure de l'Italie —
Lettres de Wiesbaden — Propos de Rhénanie.

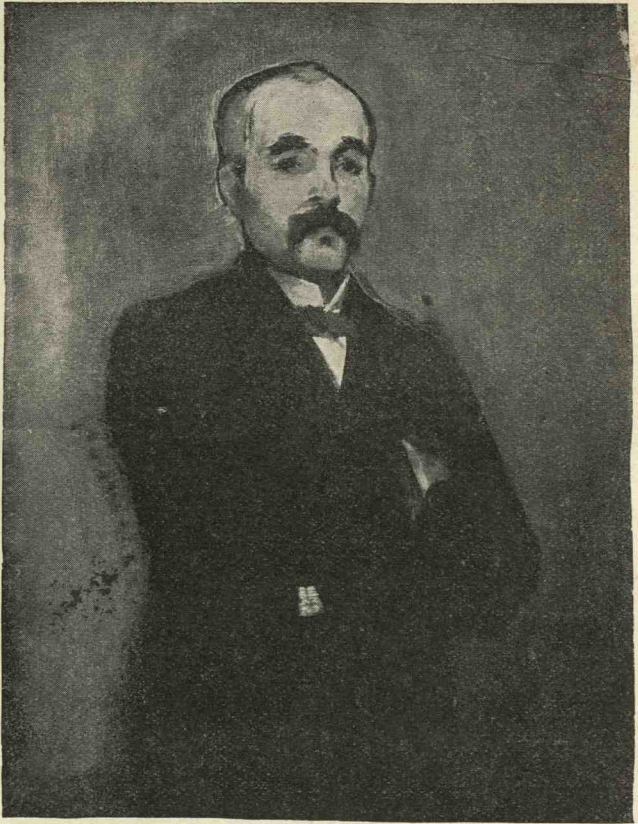
A paraître en 1931 :

Inédits

Beauvais-Basse-Lisse...

Comment j'ai connu Frédéric Mistral.

Les Heures Françaises de l'Indochine.



CLEMENCEAU,
par Manet (Louvre).

5722.A.29.4217

CLEMENCEAU

Par JEAN AJALBERT

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*« Il faut agir. L'action est
le principe, l'action est le
moyen, l'action est le but ».*

GEORGES CLEMENCEAU

Nouvième édition

nrf



PARIS

Librairie Gallimard

43, rue de Beaune (VII^{me})

1947
CONTROL 1953

Il a été tiré de la présente édition un exemplaire sur vergé d'Arches réservé à l'auteur, cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 1 à v, et deux cent soixante-huit exemplaires sur papier alfa des papeteries Lafuma-Navarre, dont dix-huit exemplaires d'auteur marqués de a à r, deux cents numérotés de 1 à 200, et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de 201 à 250.

1956

RC 141/10

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

Cota.....

55 216

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C54780

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1931.

B 588327

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MAURICE MARTIN DU GARD

tout court ; que je ne saurais qualifier de : *Monsieur*, vu votre trop jeune âge, par rapport à moi, — heureux enfant !

Dix ans ! de ces « Nouvelles littéraires », où vous fûtes de la fondation ; le plus jeune des Directeurs de journaux ; vous l'êtes sans doute encore, quoique, pour les moins de vingt ans, vous vous tassiez déjà parmi les burgraves. J'exagère ? Oh, si peu ! A votre entrée dans la carrière, cela faisait sourire, tant de candeur juvénile ! Directeur ! Bigre ! Or, vous avez tenu le coup, avec une aimable fermeté, tant d'aisance, quelle élégante gentillesse. Comme on vous guettait, au détour de chaque numéro ! A force d'éclectisme clairvoyant, qui faisait

CLEMENCEAU

une hardiesse, en marge de toutes tractations et de toute politique, vous avez fait de votre hebdomadaire le panorama périodique le plus vivant de la littérature de ce temps, — de ceux qui se précipitent, jetant la gourme de la vingtième année, à ceux qui s'éloignent, — dont le nombre décroît, s'enfonce à l'horizon...

Ce fut une originalité de vous voir ralentir doucement la fougue des premiers, en n'acceptant pas si vite la mise à la retraite des anciens. Vous avez remanié la règle du jeu brutal qui consistait à n'accepter que ceux de son clan, — telle une exclusive « Revue des Deux-Mondes » qui ne fut guère, depuis un demi-siècle, qu'une revue d'un moindre monde, fermée, par exemple, aux naturalistes, aux parnassiens, aux symbolistes, des Goncourt, de Zola, d'Alphonse Daudet, à J.-K. Huysmans, à Verlaine, à Mallarmé, à toute nouveauté.

Aussi, des générations où j'ai vécu, que de difficultés, pour tant d'écrivains de se produire, dès qu'ils s'écartaient de la norme académique, d'un Villiers de l'Isle Adam, d'un Barbey d'Aurevilly à un Elémir Bourge, d'un Paul Adam, d'un Jules Rosny à un Jules Renard, que vous eussiez accueillis, — avec l'empressement qu'y met aussi, comme vous, Pierre

CLEMENCEAU

Brisson, aux « Annales », pour tous ceux de maintenant. Tous deux, avec cette originalité, de ne pas vous cantonner dans vos milieux directs, de ne pas vous hypnotiser sur les talents qui pointent, et de réserver leur coin aux aînés qui s'attardent, croient avoir quelque chose à dire encore. C'est d'autant plus méritoire, au regard de ceux qui en profitent, tout comme moi, que tous deux vous écrivez, aussi. Lui, déjà classé comme un maître de la critique dramatique, au « Temps », où il fait autorité, par la spontanéité d'un jugement net, et sa courtoise indépendance. (Il a de qui tenir, du grand-père Sarcey et d'Adolphe Brisson !) Vous, dont l'on suit avec une juste sympathie les essais brillants où s'exerce la curiosité la plus diverse et la plus vigilante. La curiosité ! la qualité indispensable pour insuffler une vie incessante aux revues, aux journaux trop vite figés dans une formule définitive avec des cadres trop permanents. Un verre de bordeaux, c'est bien. Mais, le même, à tous les repas, toute la vie ! Il y a d'autres crus.

Mais vous écrivez — et vous lisez. Cela ne nuit pas, pour diriger des entreprises littéraires.

Les « Annales » ont publié les *Mystères de*

CLEMENCEAU

l'Académie Goncourt, et les « Nouvelles » *l'Énigme de Clemenceau* ! Voilà de quoi je les loue ? Ce serait un peu mastoc ! quoique pas si banal, en somme, à une époque où, dit-on, l'on ne gaspille pas la gratitude. Enfin, pour une fois où je ne fais pas de « polémique », qu'il me soit pardonné de dire où je peux, du bien de quelques-uns : ils ne me l'auraient pas permis chez eux. Et croit-on que cette déclaration publique d'amitié peut me servir beaucoup ? Voyez-vous Maurice Martin du Gard consacrant trois colonnes à *l'Énigme de Clemenceau*, après cette dédicace illimitée !

Mais mon cas n'est pas isolé, et il suffit de se référer chaque samedi aux « Nouvelles » pour constater que, d'un J.-H. Rosny aîné à l'abbé Bremond, d'un Lucien Descaves à un Francis Jammes, ses colonnes sont ouvertes aux *plus*, comme aux *moins* de soixante ans, d'Albert Thibaudet à H. de Montherland, de Gérard Bauër à Paul Valéry, de Maurice Bedel à Valéry Larbaud, à André Maurois, etc., etc.

Voilà un bien long discours pour une dédicace ! Du moins, nos lecteurs sauront-ils de quoi il retourne au lieu d'être tenus à l'écart, par les brèves formules ordinaires : « hom-

CLEMENCEAU

mage... » ; « à son ami »... où l'on place un livre sous l'égide d'un camarade, d'un protecteur, ou d'un membre de sa famille...

Donc, en déjeunant, je racontais des anecdotes, sur Clemenceau, à Maurice Martin du Gard, délicat et solide convive, qui ne boude pas devant une bouteille de « Mesnil-Nature ».

— Vous devriez en faire quelques articles...

— Des articles ? Pour qui ?

— Mais pour les « Nouvelles »...

J'ai écrit les articles...

— Mais cela fait un volume...

— Un volume ! Pour qui ?

— Mais pour la N. R. F....

Que Maurice Martin du Gard en porte donc la responsabilité, avec Gaston Gallimard, qui ouvre aussi sa librairie à des auteurs chenus, hors concours pour le Prix Goncourt.

J. A.

Château d'Arsac,
Margaux (1930).

EN GUISE DE PRÉFACE

Académie du Var
Toulon

Toulon, le 22 septembre 1930.

Cher Maître,

C'est avec un vif intérêt que nous, Toulonnais et Varois, nous suivons vos articles dans les *Nouvelles littéraires*, sur le Tigre ; car, ici, nous l'avons connu dans toute sa fougue, sa bonhomie, son naturel. Dans le Var, Clemenceau s'est montré tel qu'il était. Aussi nous avons été saisis, avec mes amis du Var, de le reconnaître si vivant et si vrai dans votre étude ; elle nous a paru aussitôt, — après tant d'ouvrages erronés sur Clemenceau — celle qui coïncide le mieux et en tous points avec l'original. Nous vous en félicitons.

ANDRÉ MARTEL.

CHAPITRE PREMIER

Pichon, démentez... — Clemenceau a toujours fait la guerre, depuis 1870. — Il est mort de la paix. — De Jeanne d'Arc la Sainte à Clemenceau le Diable. — Sous le signe de Blanqui. — Clemenceau n'écrit jamais. — Clemenceau *croqué* par Pelletan...

— Pichon, démentez... Pas plus de deux lignes...

— Une interview ? Qui ? Quoi ? Je n'ai rien à dire... Si j'avais quelque chose à dire, j'ai un journal... Degouy, débarrassez-moi de ce coco-là...

Pichon, Degouy !

CLEMENCEAU

— Pichon n'est pas là... Amenez-moi Degouy.

Mais Pichon n'était jamais bien loin. Pour brosser le démenti en deux lignes, à *la Justice* ou, plus tard, pour prendre un ministère ou l'ambassade en Chine, il était toujours là, fidèle à la voix de son maître.

Pichon, Degouy ! Je ne peux entendre que la voix péremptoire de Clemenceau, se refusant à écrire deux lignes à *la Justice*, consentant seulement, dans les cas pressants, à laisser imprimer G. C. sous la phrase de Pichon, — ou repoussant avec fracas l'innocent qui prétendait à se faire recevoir aux fins d'interview, quand je vois s'amonceler sur sa mémoire tant et tant de livres de ses visiteurs *in extremis* !

Cruelle énigme !

Ce n'est pas que le Sphinx n'ait pas parlé. Depuis qu'il est mort, on ne peut lui fermer la bouche. Demandez : *Le Silence de M. Clemenceau*, *M. Clemenceau peint par lui-même*, *Le Tigre*, par Jean Martet ; *Clemenceau dans*

CLEMENCEAU

la retraite, par René Benjamin ; les *Clemenceau* de Neuray, de Suarez...

A tous, près de la Mort, il confie ses colères, ses rancœurs, ses rancunes, ses mépris, ses haines, ses dégoûts, sa foi française, ses espérances républicaines, indéfectibles, malgré ses boutades contre les hommes, tous les hommes et le régime et les institutions. Il gronde, rugit, bondit, déchire à crocs aigus. On l'entend, on le voit dans ces disques religieusement enregistrés par ses auditeurs ultimes. On l'entend, on le voit ; la vivacité, l'impétuosité du geste accompagneront les apostrophes virulentes, les jugements vitrioleurs, sans jamais de circonstances atténuantes pour personne ; pas d'amis qui puissent échapper à ses coups de dent, qui emportaient le morceau, à ses formules politiques meurtrières.

087175
Nos jeunes camarades n'ont abordé que le vieil homme, chargé de gloire, à qui ils ne feront jamais la légende assez haute, quoique leurs recueils de propos accidentels et courroucés ne puissent servir à étayer et à accroître une mémoire que l'on aurait souhaité de voir s'inscrire avec plus de sérénité dans l'Histoire impérissable. La gloire ! — au bout de cette vie incroyable, écartelée en tous sens,

CLEMENCEAU

tantôt échouée aux bas-fonds et qui regravisait aux cimes, — il en était impatient, comme d'une contrainte insupportable encore. Nul apaisement terrestre ne pouvait être fourni à ce caractère forcené qui ne pouvait épargner les autres, — dressé qu'il était, sans trêve, contre lui-même.

L'énigme ! et l'énigme qui demeure indéchiffrable.

Les historiens et les philosophes peuvent s'aligner !... L'Histoire se répète ? Oui, les événements massifs, la guerre, après la guerre... Mais, pour les âmes, il y a des variantes, de Jeanne d'Arc, la Sainte, qui suffisait à bouter l'Anglais dehors, à Satan Clemenceau, le Diable, qu'il fallut pour repousser l'atroce bon dieu allemand.

Clemenceau, sa parole, son geste, animés de quel feu infernal, inextinguible, — contre vents et marées du sort ! On est trop enclin à ne le voir qu'en moustache blanche, farouche et tendu, sous sa casquette de grognard sublime, galvanisant la résistance des tranchées, et rallumant le moral de l'arrière. Comme si

CLEMENCEAU

sa foi en la patrie s'était inopinément éveillée, en son cœur vendéen !

Toute sa vie en avait été dominée, « toute sa politique aiguillée par le péril où nous tenait l'Allemagne depuis 1870... Si Clemenceau a pu donner son énergie et sa clairvoyance à la France, ce n'est pas la faute des nationalistes et de leur chef, qui avaient tout fait pour abattre de toutes façons celui qui devait prendre sur eux une telle revanche...¹ ».

En maints volumes, on nous donne un Clemenceau de la guerre, de génération spontanée. J'ai connu, j'ai vu, du moins, beaucoup et de près, celui d'avant-guerre, de *la Justice* (qui fut un journal trop passionné pour se plier à son titre). Là, régnait un Clemenceau, chef de parti, qui n'était Lui que dans une opposition irréductible, dans la bataille, pour un idéal républicain, au-dessus des contingences et des opportunistes. Ainsi, par sa formation ancestrale, ce bleu de Vendée, et par un demi-siècle de luttes civiques et parlementaires, l'homme politique, qui, à l'Assemblée de Bordeaux, avait, député de Paris, joint sa protestation à celle de Victor Hugo, de Gambetta, Keller,

1. G. GEFFROY, *Notre Temps*, chez Crès.

CLEMENCEAU

Edgar Quinet, Kuss et Louis Blanc, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, s'était-il entraîné et maintenu en état de grâce, pour ainsi dire, debout pour la Revanche, de corps et d'esprit, de ce corps, que, jusqu'à ses derniers moments, il a soumis à des gymnastiques quotidiennes, (enrageant du repos du dimanche que se réservait son professeur, M. Leroi, — qui ne gardait cet élève que par admiration, (propriétaire de la grande maison de fourrures Max) ; d'esprit — n'ayant jamais renoncé, aux pires coups des défaites électorales...

— *Je fais la guerre*, jetait-il au monde soulevé de cette audace, quand la fortune semblait crouler autour des alliés. Ses adversaires médusés croyaient apercevoir un homme nouveau : *Je fais la guerre !* — Il n'avait jamais fait que ça, mais il a fallu la guerre universelle pour que l'on comprît que Clemenceau n'avait jamais fait que courir à cette conclusion de sa destinée. La guerre gagnée, il n'y avait plus de raison d'être pour lui, ici-bas. Il est mort de la paix.

Nos camarades ont recueilli les coups de dents et les ruades de Clemenceau dans la retraite. On s'est tu sur le passé, et pour cause :

CLEMENCEAU

tous ses contemporains disparus avant lui.

Quel fracas, si quelques-uns avaient témoigné de son vivant... Il y a un *Georges Clemenceau*, par Gustave Geffroy (Larousse), une biographie, stricte et chaleureuse, rien de la vie romancée, fantastique, qui pourra s'imprimer plus tard... (Geffroy ne s'intéressait pas au pittoresque, à l'extérieur, à la gesticulation, voire à l'esprit. Il laissait piaffer, s'ébrouer les personnages, pour ne recueillir que l'expression de leur pensée, les circonstances seules de leur vie publique.) Mais il n'est pas de mon projet de rappeler le rôle parlementaire de Clemenceau, ses interventions fulgurantes à la tribune, sous quoi les ministères foudroyés se réduisaient en cendres :

— On exagère, disait-il, je n'ai jamais démoli qu'un seul ministère : c'était toujours le même.

Du Discours sur l'Amnistie, pour la Commune, en 1875, par où il débute à la Chambre, jusqu'à celui de Salernes, en 1882, où il perd son siège de député du Var : dix-sept ans d'action oratoire, où il se campe en maître de la tribune... Dans le tumulte politique, de la mairie de Montmartre, au scandale du Panama, où

CLEMENCEAU

n'était épargné aucun moyen pour l'abattre ; à travers les incohérences mêmes de son passage au pouvoir, il faut retenir que son regard ne cessait pas d'être dirigé vers l'Allemagne... On ne peut oublier ses attaques contre Jules Ferry — le Tonkinois — qui avaient failli nous coûter le renoncement à nos expéditions coloniales...

— Pour la politique coloniale, dit-il à M. Martet, je reprochais à Ferry de jeter nos hommes et notre argent dans des expéditions lointaines, quand nous en avons besoin pour des besognes rudement plus immédiates.

— Et ce serait à refaire ?... Combattriez-vous encore cette politique coloniale ?...

— Mais de la même façon, avec la même vigueur, si nous avons toujours en face de nous l'Allemagne menaçante, une natalité faible, une armée et une marine tout juste suffisantes pour défendre la métropole, et si, enfin, la France continuait à avoir des colonies sans colons. Les Français ne veulent pas quitter Paris, Bordeaux, Marseille. Alors, qu'est-ce que c'est que ces histoires-là ? Et puis, si je reprochais à Ferry de faire des expéditions coloniales, je lui reprochais aussi la façon dont il les faisait.

CLEMENCEAU

— Mais les secours que les colonies nous ont apportés...

— Les opérations les plus stupides ont leur bon côté. Les colonies nous ont donné Mangin.

(Et Lyautey... Et d'autres, moins illustres, tant d'autres, et des troupes aguerries — sans compter les jaunes et les noirs.)

Clemenceau ajoute :

— Eh bien ! oui, voilà ! Je sais tout ça. Il n'en reste pas moins que quand Ferry nous jetait sur le Tonkin, il nous détournait de la seule chose à considérer et à redouter : l'Allemagne, alors que, moi, je savais bien que ce n'était pas au Tonkin que notre destin se jouerait, mais là où il s'est joué, — chez nous.

Que Clemenceau se soit trompé, coloniale-ment, pas de doute. (Comme il se trompait, s'opposant à la diversion de Salonique et à l'expédition d'Orient, favorisée par Briand.) Mais l'explication est là, que le protestataire de 1871 redoutait sans cesse notre affaiblissement militaire... De l'école, là-dessus, de Gambetta, contre le clairon de Déroulède :

— Pensons-y toujours, n'en parlons jamais !

Pour être patriote, il fallait être de « la Ligue ». Et l'on dénonçait Clemenceau comme vendu à l'Angleterre :

CLEMENCEAU

— Aôh, yes !

De ce Clemenceau de la *Justice*, de 1880 à 1900, Gustave Geffroy a été l'homme qui pouvait le mieux témoigner. Et, au début même de son *Georges Clemenceau*, l'auteur de ce chef-d'œuvre, *l'Enfermé*, nous montre Clemenceau à l'école de Blanqui. C'est en sortant de Mazas que Clemenceau fut présenté à Blanqui, prisonnier à Sainte-Pélagie, condamné à quatre ans de prison :

« Clemenceau n'a jamais oublié le visage pâle, les yeux de feu, le sourire à la Voltaire, ni la conversation fine et précise de Blanqui. Il lui a voué de ce jour, pour sa hauteur d'intelligence, une admiration qui n'a pas cessé, et pour la force, la dignité de son caractère, une sympathie faite d'affection et de respect... Pendant un an, Clemenceau vint tous les jours voir Blanqui. Il est interne provisoire à la Pitié, et, de la cour de l'hôpital, il aperçoit la fenêtre de la chambre du prisonnier, échange avec lui les signaux convenus. Le voilà engagé dans la conspiration blanquiste. »

(Clemenceau avec Scheurer-Kestner, qui durent abandonner leur folle entreprise, sous

CLEMENCEAU

la désapprobation de Blanqui : n'avaient-ils pas ourdi le projet d'enlever Napoléon III !)

Blanqui, le maître de Clemenceau, — dont la foule, comme l'élite, n'a vu le patriotisme du « tombeur de ministères » que comme un miracle subit, en 1917 ! Blanqui, dont les patriotes de parade veulent ignorer les accents émouvants dans *la Patrie en danger*, au lendemain du 4 septembre. C'est l'appel à l'union sacrée :

« En présence de l'ennemi, plus de partis, ni de nuances... Le Gouvernement, sorti du grand mouvement du 4 septembre, représente la pensée républicaine et la défense nationale... Cela suffit... Il n'existe plus qu'un ennemi, le Prussien... Maudit soit celui qui, à l'heure suprême où nous touchons, pourrait conserver une préoccupation personnelle, une arrière-pensée, quelle qu'elle fût. Les soussignés, mettant de côté toute opinion particulière, viennent offrir au gouvernement provisoire leur concours le plus énergique et le plus absolu, sans aucune réserve ni condition, si ce n'est qu'il maintiendra quand même la République, et s'ensevelira avec nous sous les ruines de Paris, plutôt que de signer le déshonneur et le démembrement de la France. »

CLEMENCEAU

Blanqui, en 1870 ? Clemenceau en 1914 !

Lisons ce commentaire de Gustave Geffroy : « Immédiatement, il (cet *il* ne s'applique-t-il pas aux deux ?) commence sa merveilleuse campagne, sa critique savante et complète des événements, son récit en avance des événements que connaîtra le Siègne de Paris. Il y avait en lui un professionnel des choses militaires.

— C'est surtout un « général », me disait Granger, son disciple, chez lequel il est mort.

« Il prévoit tout, il connaît tous les points faibles, il sait où l'ennemi peut attaquer ; il déplore l'impuissance des forts, il annonce le bombardement, il indique les mesures à prendre, ne désespère pas de la victoire, expose, avec une éloquence saisissante, la situation où se débat la France : N'oubliez pas, s'écrie-t-il, que demain on va combattre, non pour un gouvernement, non pour des intérêts de caste ou de parti, non pas même pour l'honneur, les principes, les idées, mais pour ce qui est la vie, la respiration de tous, pour ce qui constitue l'être humain dans sa plus noble manifestation, pour la Patrie... Que serons-nous demain, si nous n'avons plus de patrie ?

CLEMENCEAU

Il écrit alors, le 12 septembre, son magnifique anathème :

« La Gloire de Paris est sa condamnation... Sa lumière, ils veulent l'éteindre, ses idées, les refouler dans le néant. Ce sont les hordes du v^e siècle, débordées une seconde fois sur la foule, pour engloutir la civilisation moderne, comme elles ont dévoré la civilisation gréco-romaine, son aïeule. N'entendez-vous pas leur hurlement sauvage : Périssent la race latine ! C'est Berlin qui doit être la ville sainte de l'avenir, le rayonnement qui éclaire le monde. Paris, c'est Babylone, usurpatrice et corrompue, la grande prostituée que l'envoyé de Dieu, l'ange exterminateur, la Bible à la main, va balayer de la terre. Ignorez-vous que le Seigneur a marqué la race germanique du sceau de la prédestination ? Elle a un mètre de tripes de plus que la nôtre. C'est la férocité d'Odin, doublée de la férocité de Moloch, qui marche contre nos cités, la barbarie du Vandale et la barbarie du Sémite. Défendons-nous et ne comptons sur personne... »

Blanqui, sur qui J.-J. Weiss écrivait :
« Cela brûlait et ravissait ! Quelle puis-

CLEMENCEAU

sance, quelle sincère et déchirante tendresse pour la patrie en péril ! Quel retentissement de ses blessures ! Quelles saignantes douleurs ! Quelles colères, quelles rages magnifiques contre les incapacités souveraines et les abominables vanités qui perdaient Paris en s'admirant... »

Ne serait-ce pas à répéter pour Clemenceau aussi ?... Peut-on déchiffrer Clemenceau sans connaître Blanqui ?

Non, Clemenceau n'est pas un phénomène isolé. Il y a eu Blanqui, pour le relier à la tradition révolutionnaire, et l'ancrer à l'idée de Patrie, Blanqui dont, en 1879, Clemenceau soutenait à la Chambre l'élection à Bordeaux contestée. Le souvenir d'une telle existence sacrifiée, où il a manqué l'occasion, comme elle a failli manquer à Clemenceau, de prouver sa faculté d'homme d'État, le souvenir de Blanqui planait sur la *Justice*. Elle naquit sous le signe de Blanqui. Gustave Geffroy, employé à quelque Comptoir d'Escompte, amené au journal par un camarade, devait y plonger dans l'atmosphère blanquiste. Quand j'y arrivai, vers 1885, il n'était guère de soir où il ne fût parlé de Blanqui — dont Geffroy se constituait l'historien. Pourquoi pas Clemenceau ? Il n'aimait

CLEMENCEAU

que l'action directe, par le verbe, à la tribune :
Je fais la guerre !

Je deviens, à la réflexion, convaincu qu'il méprisait alors l'imprimé, le lent et incertain cheminement des programmes, par le journal. Combien de parlementaires lisent ? Tandis qu'il leur faut bien écouter les mots inévitables ? *Verba volant* ? Non, en politique, et, dans la vie quotidienne : *Scripta volant : verba manent*, ce sont les paroles qui restent...

Pourtant, tous ces ouvrages, plus tard ? Ils ne sont venus que de la nécessité de s'exprimer par la plume, quand la débâche imposa le silence au vaincu ; ils n'ont été accouchés qu'au forceps du destin.

Un porte-plume aux doigts de Clemenceau ? On ne le voyait guère ainsi, courbé à la table de torture...

Écrire ! Non !

— Pichon, démentez...

— Degouy, écrivez.

Un amusant dessin de Camille Pelletan représente *Clemenceau journaliste* : il est assis, devant une page blanche, et qui va le rester, toute l'encre répandue autour de la table, par terre, ou giclée au plafond !

CHAPITRE II

Du côté de chez Geffroy. — Qu'elle était belle ! sous l'Empire... — *Défense de parler politique*. — Louis Mullem et le « papier de Camille ». — L'heure des Poètes. — Pichon, Pichon. — La vie sacrifiée de Geffroy. — En Bretagne. — « L'Enfermé », « L'Apprentie ». — Le beau testament.

Si Blanqui fut le maître de sa jeunesse — dans l'âge mûr, Clemenceau connut une autre influence, décisive, et je vais bien étonner ses portraitistes de la fin : celle de Gustave Geffroy, qui, lui, ne croyait guère qu'à la durée et à la puissance du livre et de la chronique... Oui, Clemenceau risquait de se volatiliser en paroles, quand il fut capté dans son essence par Geffroy. Gustave Geffroy, par qui se créait, à

CLEMENCEAU

la *Justice*, une ambiance de littérature et d'art, où, sortant de la jungle politique, notre directeur prenait l'habitude de venir détendre ses griffes et reposer ses crocs, quand il n'y avait plus rien ou personne à dévorer, de l'autre côté de la rédaction. Car, souvent, vacances parlementaires, sessions closes, la politique cédait à la littérature, si rarement tolérée dans les journaux d'opinion. Ah ! à la fondation, des noms d'écrivains figuraient sur les affiches de *Germinal*, de la *Petite République*, de la *Lanterne*, à la *France Libre*, à l'*Humanité* ; Anatole France, Mirbeau, Jules Renard, Léopold Lacour... Collaborations précaires, des articles de tête, deux ou trois mois, régulièrement, et puis à la sixième colonne, enfin, à la seconde page, s'espaçant, disparaissant, pour laisser toute la place à la politique, à ses comptes rendus parlementaires, aux moindres vétilles de couloirs. Journaux pauvres — pauvres journaux, trop souvent aussi — dont la maigre commandite initiale s'effrite en quelques semaines, la caisse vite tarie : l'ère des économies s'inaugure par le congédiement des chroniqueurs de luxe...

A la *Justice*, la littérature continua, jusqu'au bout ; ses « leaders » politiques étaient

CLEMENCEAU

des lettrés, des écrivains eux-mêmes, et quels ! comme Camille Pelletan et Edouard Durranc, à qui l'on doit le mot nostalgique et railleur sur la République :

— Qu'elle était belle, sous l'Empire !

Et cent autres, enfouis dans cette cave de la *Justice* où s'engloutissaient des trésors de talent et d'esprit — qui n'était guère lue et dont l'influence ne dépassait pas l'enceinte du Palais-Bourbon...

J'y fus présenté à Geffroy par J.-F. Raffaëlli — qui m'avait fait un dessin pour une plaquette de vers : *Femmes et Paysages* — et je m'y trouvai tout de suite en pays de connaissance, avec Albert Clemenceau, mon aîné de quelques ans au Palais ; il y avait une grande différence d'âge entre lui et ses frères, Paul, l'ingénieur, et Georges. Grande différence de caractère : aussi liant, tendre, avec de la vivacité mais souriante, que Georges pouvait être agressif et déconcertant dans ses boutades et ses coups de boutoir sans trêve.

On venait voir Geffroy, vers six, sept heures. Il achevait son article dans un angle de la salle commune, entre le réduit du secrétaire de ré-

CLEMENCEAU

daction, l'étrange, cordial et désabusé Louis Mullem, beau-frère de Léon Cladel, musicien passionné, et le cabinet du Patron. Des locaux, meublés sommairement de tables, d'armoires, de chaises fatiguées, médiocrement éclairés, les abat-jour du gaz prolongés de visières de papier... A divers bureaux, Léon Millot, qui revenant des courses, bâclait une chronique hâtive du bout de la plume, supputant pour le lendemain la veine qui l'avait trahi d'une encolure ; Charles Martel revoyait les épreuves de sa fine et gaie critique dramatique que lui enviaient les feuilles du boulevard — préférant, à tous avantages, sa liberté totale d'ici — et la licence de remettre à la semaine prochaine tout ce qui se jouait du vendredi au lundi pour aller canoter sur la Marne...

On allait voir Geffroy, et Louis Mullem, dont la tête seule apparaissait, au-dessus de la table encombrée, le visage perdu dans la tignasse emmêlée, la moustache épaisse, les yeux tassés sous les lourdes paupières, le gros lorgnon, tout dans les nuages d'une pipe patiemment culottée.

Au mur :

On est prié de ne pas parler politique...

CLEMENCEAU

Soudain, les portes claquaient, des voix s'engouffraient, un tumulte de réunion publique, la séance continuait :

— *Les voilà*, geignait Louis Mullem, avec un sourire d'ironie, les épaules haussées...

Il fallait attendre le papier de Pelletan — et les filets de Durranc, de Degouy, pour aménager la première page. En seconde, toujours de la copie, sur le marbre, des chroniqueurs ! Pour le reste, les ciseaux suffisaient, qui tailladaient, dans le *Temps* et les confrères du soir, les dernières nouvelles, les faits divers...

La voix de Clemenceau, son pas rapide, ébranlaient toute la boîte :

— Eh ! bien, monsieur Mullem...

Imperceptiblement, les mots perdus sous la moustache, Mullem marmonnait :

— J'attends « Camille » pour la « une »...

— Vous allez l'avoir... Je sens ça, d'ici...

C'était un garçon de café qui montait le Pernod de M. Pelletan, une absinthe de marchand de vin, pas bien méchante, dans laquelle, allait se déverser toute la carafe d'eau. Cet apéritif tant reproché — qui était, je crois, toute sa boisson ; sobre, par ailleurs...

CLEMENCEAU

Quand Camille ne « donnait » pas, il venait dans la grande salle, ou chez Mullem, — hirsute, de dégaine fantastique, l'un de ses bras paralysé, mort, pendant le long de sa sempiternelle redingote — causeur éblouissant et caustique, enflammé, et de la génération qui savait des milliers de vers par cœur. Il n'aimait pas les vers que pour les vers, mais aussi, ardemment, pour ce qu'ils reflétaient de l'idéal de leur jeunesse : Liberté, Humanité. Éclectique, aussi ; des poètes, parfois, se joignaient à lui, les Frémine et Rollinat. Quel souvenir d'avoir entendu leur voix se mêler à celle de Pelletan, pour achever en chœur dans une émotion indicible, quelque strophe des *Châtiments*, quelque morceau de la *Légende des siècles*. Clemenceau s'avancait, s'accotait à un coin de table, dur et net, du front découvert à la bottine fringante, serrant le pied dont il savait que les femmes appréciaient la finesse. Toutes ces chevelures, ces barbes l'encadraient d'une sombre broussaille, comme pour faire valoir l'ivoire de sa face de guerrier mongol aux moustaches retombantes.

Les romantiques... Oui... Mais...

Et il partait... sur Racine, dont il débitait admirablement, et commentait de longs pas-

CLEMENCEAU

sages... La politique guettait, sous le classique, ou le romantique. On ne prévoyait pas, alors, les théories de la « poésie pure ». On s'étonnait devant les premiers vagissements du symbolisme, en s'amusant des *Déliquescences*, d'Henri Beauclair et de Gabriel Vicaire...

Sept, huit heures...

— Pichon... Qu'on me retrouve Pichon... Qu'on me l'amène, mort ou vif, à pied, à cheval, en chemise... Non, pas en chemise, il doit être affreux, à poil, ce bougre-là.

— Tenez, Pichon... En voilà qui demandent des recommandations. Qu'on leur en foute du ruban... Quand ils seront tous décorés, on n'en entendra plus parler... Ils sont une demi-douzaine que j'ai oubliés dans l'antichambre. Enfoncez-les dans vos placards, que je puisse sortir... Je ne veux pas voir leurs bobines d'électeurs...

Il ne restait plus autour de Geffroy que le cercle d'amis, qui emmenaient Rollinat dîner, chanter, épuiser le piano de quelque cabinet de restaurant du quartier. On n'avait pas encore définitivement adopté Drouant. Souvent, on s'attablait au journal même, devant des vic-

CLEMENCEAU

tuailles, du vin, rapportés de chaque voyage à sa propriété, par Hercule Rouanet, — ami-secrétaire de Clemenceau, avec le père Winter. Ou bien, Geffroy avec Millerand, pour la rue Zacharie, chez la mère Agathe, ou, seul, vers une compagne, qu'il ne voyait guère, « qu'après le journal » — ne découchant jamais, tout à sa vieille mère, à sa sœur malade. Dans cette vie sacrifiée à la famille, à quarante ans, il lui fallait prétexter, pour se libérer, d'une nuit, qu'il devait censément passer avec moi à la campagne...

Cependant, Geffroy se taisait sur sa vie privée, diverse et douloureuse. Je ne connus sa liaison que par hasard. Je lui servais « d'alibi » mais sans confidences. Quand il ne restait pas avec nous, il nous quittait au milieu d'une rue :

— Au revoir ! Ce soir, à la *Justice* ?

« Ami, cache ta vie, et répands ton esprit », conseillait-il souvent... Les difficultés de cette existence en partie double avec le devoir qu'il s'était imposé, de ne pas quitter sa vieille mère — et sa sœur infirme, — ne pouvaient manquer d'influer sur son caractère uni, égal, sur son cœur tendre et chaleureux, en les assombrissant d'une résignation sévère. Rien ne pou-

CLEMENCEAU

vait le distraire de ses soucis intimes, qu'il gardait pour lui seul.

Un été de l'autre siècle, qu'il villégiaturait en Bretagne, descendant à Morlaix, parmi les guimbardes qui attendaient le touriste pour les « petits trous pas cher », un nom de localité retint mon regard :

Mais, c'est de là que m'avait écrit Geffroy.

— Connaissez-vous M. Geffroy ?

Le conducteur de la carriole postale, en blouse courte, chapeau à rubans, me répond :

— Oui, chez la mère Le Goff, au Plouzenec.

— Vous partez ? c'est loin ?

— Tout de suite... Une petite lieue.

Par la route, encaissée entre les ajoncs, trois quarts d'heure. J'imaginai la joie de cette surprise chez mon vieux Geffroy. Nous arrivons au bureau de tabac-débit-hôtel...

— M. Geffroy ?...

— Il vient de sortir... Tenez, là-bas, dans le champ, vers la grève...

J'y cours. Le voici, en jaquette et pantalon sombre, comme à Paris. Il n'aurait pas fallu qu'il se transformât en baigneur pour la chère vieille maman, qui ne le savait pas sur les plages, évidemment. Il se faisait écrire à quelque bureau restant, par adresse interposée. Un

CLEMENCEAU

chapeau de paille... et des espadrilles blanches modifiaient seuls son vêtement habituel.

Son premier mouvement fut de joie, tout de suite tombée. Il m'écoutait :

— Tu comprends, quand j'ai lu, si j'ai sauté dans la patache. Est-ce qu'il y a une chambre ? Je vais à Camaret, mais je ne suis pas pressé...

— Voilà... Je vais te dire... Je ne suis pas seul... Nous ne voulons voir personne... C'est pour ça que je ne donne pas mon adresse... Mais toi, tu penses bien... Tu déjeunes avec nous... Je vais prévenir Lydie. Nous déjeunons dans notre chambre... Dans la salle, il y a toujours des raseurs... On ne sait plus où aller pour être seuls...

C'est ainsi que j'entrai plus avant dans l'intimité de Geffroy. Maintenant, on ne voulait plus me laisser partir :

— Ah ! monsieur, pas de jour où Gustave ne parle de vous... Voilà des années qu'il doit vous amener à la maison... C'est ennuyeux d'être obligés de se cacher comme ça...

En effet, deux fois par jour, on fuyait l'arrivée de la petite diligence, d'où pouvait descendre quelque visage de connaissance dans ces parages infestés de littérateurs et de

CLEMENCEAU

peintres, en quête de plages inédites, loin des grands hôtels et des curieux.

Rhumatisant, ne se baignant pas, ne pêchant pas, ne faisant pas de bateau, la journée ne comportait que la promenade, avant le déjeuner, avant et après le dîner : le reste du temps c'était « l'article » presque quotidien comme à Paris.

Les dernières années de cette longue liaison furent douloureuses, — sa compagne minée par la maladie, éloignée de Paris pendant la guerre. Il ne quittait ses malades des Gobelins que pour se rendre au chevet de la mourante installée en Bretagne ; sacrifices de sa personne ou d'argent, rien ne lui coûtait pour ceux qu'il aimait — et que son bonheur était de faire aimer. De ceci, et de son grand cœur, le testament de sa dernière compagne, — du peuple, comme l'autre — ne vient-il pas témoigner efficacement. De l'un ou de l'autre survivant, il avait été convenu que l'héritage irait soulager l'infortune de quelque vieil écrivain. C'est à ses collègues de l'Académie Goncourt qu'il a confié la mission de choisir le bénéficiaire. Quel exemple pour tant de glorieux confrères ou de gens enrichis dans le commerce du livre ! Avec Edmond de Goncourt, cela ne

CLEMENCEAU

fait guère que deux, pour avoir été touchés de la difficulté de vivre, chez les jeunes ou les vieux hommes de lettres...

Cinquante ans de cette existence compliquée, chaque saison à la recherche du coin « où l'on n'est pas vus », n'avaient pas fait douter Geffroy qu'ainsi *il était libre* — et que c'est le mariage qui constituait un esclavage... N'est-ce pas à ces circonstances spéciales que l'on doit ce chef-d'œuvre *l'Enfermé* et ces pages si personnelles de *l'Apprentie*...

... Et l'on se retrouvait à la *Justice*, vers minuit — autour des épreuves. Geffroy ne manquait jamais de les revoir.

CHAPITRE III

Clemenceau-le-Viveur. — Il s'habille mieux que le Prince de Galles. — Clemenceau à cheval. — Pichon, venez voir Enjolras ! — La *Justice* va se lancer. — La grève des coiffeurs. — Le mystère des sardines. — Les artichauts à la Montjau et les sandwiches à la Michou. — Comment se rate une « présidence ».

Régulièrement, sortant de l'Opéra, des Français, Clemenceau montait, en habit, gilet blanc, le haut de forme sur l'oreille ; il n'en fallait pas plus pour amorcer la légende du viveur, entretenant toutes les danseuses du monde. C'était excessif, non moins qu'en sens inverse l'assurance de Geffroy que Clemenceau vivait de rien, sans aucune faille de sa vie publique ou privée. En tout cas, dans le cours de son existence multiple, où toutes

CLEMENCEAU

ses heures étaient distribuées, on ne voit pas que rien l'ait dérangé de sa gymnastique matinale, de sa douche de midi, de sa présence aux séances de la Chambre, à la *Justice*, de ses vacances en Vendée. L'amour ni ses liaisons ne semblent pas avoir jamais empiété ni débordé sur son « moi » politique, et ses obligations innombrables. Je ne crois pas que l'on recueille jamais la documentation nécessaire, pour composer : la *Vie amoureuse de Georges Clemenceau*.

Il y a à en rabattre, sur ses élégances vestimentaires, qui, hors de la *Justice* et du Palais-Bourbon, ne se faisaient pas autrement remarquer. Mais à quelle jaquette de coupe douteuse, à quel pantalon tirebouchonné, comme les a peints J.-F. Rafaëlli, dans sa toile célèbre du *Cirque Fernando*, Clemenceau n'eût-il pas imposé son pli personnel, — tout le catégorique prestige de son armature corporelle, de sa musculature active, souple, et toujours entraînée. Dans un dessin de L. Sabatier, reproduit par l'*Illustration*, le voici à table, à Marienbad, aux côtés du prince de Galles, en veston, dont la manche lui tombe jusque sur les doigts. Il faut éplucher le détail, pour noter la faute : c'est lui, qui est élégant,

CLEMENCEAU

avec son habituel col droit, son nœud de cravate noire, le veston sec, à côté du gros représentant de la fashion d'outre-Manche, en vêtement de coupe *latest style*, col cassé, régates de soie, — et fleur comme un chou à la boutonnière. Du plus banal accoutrement, d'un feutre quelconque à bord rabattu sur le front, de n'importe quel manteau acheté tout fait, n'a-t-il pas créé ce magnifique costume de tranchée, — où le civil est aussi bien guerrier qu'un Napoléon, en redingote grise — que les généraux et les poilus autour de lui ! Le manteau retiré, il est en jaquette, interrogeant une sentinelle boueuse. Tous autres civils, à ses côtés, sont déguisés pour cette visite aux armées. Lui seul est d'accord avec le paysage, la situation et l'heure. Je le revois rue Franklin, bien avant 1914, à sa table de travail ou dans son jardin, en vieux paletot, qu'il use, et en chaussons ; pas de vêtement d'appartement, — et l'on ne pensait pas qu'il pût être habillé autrement.

Sans doute, pour Pelletan, aux épaules en porte-manteau sur quoi la redingote se balançait comme d'un épouvantail à moineaux, Clemenceau faisait figure de dandy, et parmi ses collaborateurs faubouriens, dont certains affi-

CLEMENCEAU

chaient volontairement une vêtue démocratique : il faut du veston pour le peuple. Aussi, le Palais-Bourbon n'est-il pas un Salon de la Mode, encore que l'on ne fût pas au débraillé des « cols mous », au-dessus desquels préside toujours le cérémonial de l'habit et du haut de forme. Clemenceau ne tombait pas à la fantaisie. C'est en jaquette qu'il montait à la tribune en 1876 ; c'est en redingote qu'il abordait la réunion publique du Cirque Fernando, en 1885. Cela avait été réglé une fois pour toutes, et ses mesures n'ont pas dû être reprises, par son tailleur, d'un demi-siècle, demeuré le même, par une culture physique sévère, un régime constant, de sobriété atavique. On ne buvait que de l'eau, dans la famille, — de l'eau de source. Il en faisait venir de Vendée en fûts. L'élégance de Clemenceau était en lui, dans le muscle, dans l'élan du geste, dans la mobilité de tout l'être, régulièrement entraîné. Jacques-Émile Blanche, portraitiste aigu de la plume, autant qu'il l'est harmonieusement du pinceau, a bien rendu la figure d'un Clemenceau, écuyer de haute école et écrivain hippique, — peu connu de ses électeurs — puis, de ses lecteurs. Il aurait fallu se lever tôt pour le rencontrer, chevauchant, dès

CLEMENCEAU

le matin, dans les allées cavalières du Bois, — déjà en lutte, avec la bête à dresser, comme il le serait ensuite avec tant d'hommes :

« Comme centaure, il ne se fût pas plus prêté à l'interprétation plastique d'un Bourdelle que d'un Alfred de Dreux, ou d'un baron Finot. Ses guêtres, son dolman de civil, son feutre cabossé rappelaient le notaire-chasseur, de campagne. Il avait l'air furieux, toute sa physionomie brutale reflétait l'intense application de son intelligence à l'acte qu'il accomplissait : le dressage d'une bête de sang. Il y avait déjà dans sa silhouette quelque chose de cocasse et de démodé, un caractère vieux bourgeois français ratapoil, qu'accentua la guerre de 1914.

« L'allure de Clemenceau, à cet âge d'environ cinquante ans (il me paraissait d'une autre ère, un ancêtre des Rougon-Macquart), son *habitus corporis* rappelant le médecin, son teint jaune, tout l'individu me surprenait à la fois. Sa qualité d'écrivain d'art, portraicturé par Manet, ami de Claude Monet, et japonisant, me fascinait.

« A ces attributs de sa personnalité puissante, venait s'ajouter un mérite prestigieux, pour le maniaque d'équitation que j'étais

CLEMENCEAU

alors : Clemenceau traduisait de l'anglais ou écrivait sous la dictée de James Fillis un traité du dressage, de la haute école... Fillis, ensuite *Hofstallmeister* de l'empereur François-Joseph, à Vienne, apparaissait dans le programme du Nouveau-Cirque ; son numéro classique attirait une foule d'hommes de cheval, de clubmen, de militaires, au cirque de la rue Saint-Honoré. J'avais retrouvé Clemenceau, un soir, près du box où Fillis caressait son fameux alezan, avant d'entrer sur piste. C'était un honneur très envié que de causer avec l'illustre « dresseur » britannique, de tenir sa cravache ou ses gants blancs, tandis qu'il serrait la ceinture de sa culotte collante, de peau grise, éprouvait la fixité de ses bottes vernies, lustrait le poil de son haut-de-forme. Après la représentation, Clemenceau m'invita une fois à rejoindre avec lui Fillis au café des Artistes. J'avoue qu'y ayant été par politesse, je faillis m'endormir sur la table de marbre, tant la discussion technique au sujet d'une finesse de doigté « sur la gourmette » ou « le filet » s'éternisait. Fillis s'exprimait en sa langue maternelle, que son traducteur connaissait à fond, mais qu'il parlait avec un accent abominable. Il me souvient d'une mortelle « démonstration » sur papier,

CLEMENCEAU

avec dessins au crayon par l'écrivain, à l'effet d'expliquer plus clairement aux lecteurs le « pas espagnol » — triomphe des écuyers de jadis. Ce pas d'école, il le fallait décomposer. La photographie au ralenti n'était point inventée. Clemenceau décomposait et recomposait métholiquement les diverses allures de l'animal « mis au caveçon », tel qu'il parade dans l'arène, tous les clowns écartés, magnifique, princier, décrivant des huit, des changements de main, des doublés et maintes autres figures de l'ancien manège.

« Je puis à peine croire que ce fut moi qui, non lassé par mes courses matutinales au Bois, (le polémiste, par discipline cruelle, s'imposait et me recommandait de déchausser l'étrier, et de « piler du poivre » comme des recrues » !) plusieurs hivers de suite, m'enfermai de six à sept dans un manège, comme Clemenceau pour me rompre à la pratique de la haute école...

« Parfois, très fatigué, j'allais contempler Clemenceau durant sa lutte quotidienne d'avant-dîner avec l'alezan à la longue queue dont il taquinait les flancs ruisselants de sueur, l'écume s'emmêlait à la crinière échevelée de la bête, qui se contorsionnait comme un tableau de Delacroix. Le passionné élève de Fillis

CLEMENCEAU

oubliait l'heure. Le maître de manège devait la lui dire respectueusement, quand les palefreniers criaient dans les écuries : « La soupe ! la soupe ! on ferme ! », rappel à l'ordre que le hautain démocrate tenait pour grossier, intolérable. Où est le traité d'équitation de Fillis et Clemenceau ? Ce devrait constituer une rareté bibliophile, aujourd'hui. »

Quelle journée Clemenceau avait déjà derrière lui quand, à l'heure du journal — des journaux — vers six heures, sa voix sonnait, par les couloirs de la *Justice*...

Vers 1885, je ne fus plus à la *Justice* comme visiteur, mais comme rédacteur.

Je n'écris pas de l'histoire, je n'ai pas pris de notes — heureusement, malgré le conseil : — Vous voyez tant de gens !... C'est curieux ce que vous racontez là.

Oui, sur le moment. Anecdotes, remarques, instantanés, escrime de la conversation — poussière dorée, diamantée, d'une heure, vie ternie en morne sable, dans le cahier de notes trop prompt à recevoir pêle-mêle les confidences d'au jour le jour. Vive la mémoire, le crible merveilleux qui laisse passer les molécules en-

CLEMENCEAU

combrantes, la poudre vaine, pour ne garder que les parcelles précieuses. La mémoire — aux fuites merveilleuses qui permet d'oublier — ce qui est mieux parfois que de se souvenir. Des notes ! Quel exemple que le journalisme — la chronique quotidienne, où des écrivains s'efforcent d'épingler l'actualité. Que de pages remarquables, goûtées le matin, dont toute la grâce ou la force se sont évaporées à midi. Et les articles réunis en volume, c'est l'herbier fané, les papillons décolorés, plus rien...

Donc, de la *Justice*, j'en suis. On a, paraît-il, des bailleurs de fonds. Il faut galvaniser le journal. Je serai chef d'information avec une « équipe ». On voyait grand : mon escouade ne compta jamais qu'un seul homme, et, la transformation envisagée ne fut guère perçue au dehors. Les arriérés payés à la vieille rédaction, j'imagine que, du pécule nouveau, il ne resta pas de disponibilités pour le lancement d'une *Justice* à fort tirage...

Geffroy, Albert Clemenceau m'introduisent dans le cabinet du Patron :

— Jean Ajalbert...

Clemenceau, à sa table, ouvrait un tiroir,

CLEMENCEAU

fouillait, sortait un sac de papier d'où il extrayait une petite tablette de chocolat :

— Quoi ? Ajal... Ah ! oui... Enjolras... Mais, c'est un nom que je crois connaître... C'est Victor Hugo qui vous a baptisé.. Tant mieux... Enjolras... Voyez Mullem...

On ne saurait dire que le terrible homme vous mît à l'aise. Il vous submergeait de son discours rapide, qui charriait la blague, l'ironie, le sarcasme, des lieux communs, de l'esprit, tout ce qui lui passait par la tête...

— Entrez, entrez, Pichon. Venez voir Enjolras. Voilà ses témoins, Geffroy et monsieur mon frère... Ce n'est pas pour un duel. Ne tremblez pas. C'est pour un mariage. Il veut épouser la *Justice*... Singulière idée... S'il croit que ça va l'enrichir. Enfin, j'espère qu'il ne pense pas à devenir conseiller municipal, député... Enjolras, je vous le défends... Voyez ce qu'ils ont fait de Pichon... Et ça ne lui suffit pas... Il se marie... Mes amis, je vous confie Enjolras... Veillez sur lui... Mon cher ami, je ne veux pas que vous tourniez mal...

Louis Mullem lève au plafond ses bras chargés du *Temps* où les coupures ouvrent vingt petites fenêtres derrière quoi luisent les lorgnons, s'ébouriffent la moustache et la tignasse

CLEMENCEAU

du secrétaire de rédaction, à l'affût des nouvelles.

— Étonnant... Je n'ai pas de place... Où veut-il que je place de la copie ?

Mullem nous montre des piles de feuillets, sous des carrés de plomb, servant de presse-papiers.

— Et il me manque encore le Sénat, le Conseil municipal.

Geffroy explique qu'en attendant la réforme imminente...

Mullem hausse les épaules, ses petits yeux se plissent, se ferment, pour faire place au rire qui distend la bouche jusqu'aux oreilles :

— Non, tu y crois ! Et puis, l'on ferait six pages, qu'il m'en resterait encore sur le marbre, tous les jours, avec leurs histoires de politique.

Geffroy continuait :

— Ajalbert — pour se faire la main, il signera Enjolras — te donnera des petites chroniques d'actualité : *A Paris et ailleurs* ; en seconde page.

Il me fallait débiter par un coup de maître. Je cherchai, dépouillant tous les journaux, mon sujet :

CLEMENCEAU

— UNE GREVE DE COIFFEURS !

Où donc ? que j'y coure !

Je me renseigne au premier *Hair Dresser*...
Man spricht deutsch... Se Habla... Les boutiques de barbiers sont toutes pour étrangers sur les boulevards...

Il y a réunion, cet après-midi, à un siège social, où je décide d'interviewer les chevaliers du peigne et du shampoing. Je fus dans l'antre. *Un institut !* où professaient des maîtres dans l'art d'accommoder les restes des moustaches décolorées et des chignons déficitaires.

J'en rapportai cette chroniquette — d'il y a 42 ans, retrouvée à la Bibliothèque nationale où il n'est plus besoin de recopier : on *photographie*, par une récente innovation de M. Roland Marcel.

A PARIS ET AILLEURS

GRÈVE DE COIFFEURS

« Le préfet a reçu ce matin les délégués de la Chambre syndicale ouvrière des garçons coiffeurs ; hier le Conseil municipal avait eu la visite des manifestants et M. Joffrin a recueilli

CLEMENCEAU

leurs doléances. Hier, enfin, avant de se rendre à l'Hôtel de Ville, ils avaient assiégé le bureau de placement de la rue Villedo qu'ils accusent de ne pas les placer, ou d'exiger des commissions onéreuses. L'assaut avait été assez terrible pour exiger l'intervention des gardiens de la paix ; la foule encombrait la rue Richelieu et les abords de la fontaine Molière ; inutile de dire que le grand comique est demeuré froid comme le marbre, devant la petite révolution qui se fomentait autour de sa vasque gelée.

« Depuis que l'humanité a pris l'habitude de se raser, de se tondre, et de se shampoingniser, on ne peut songer sans effroi au spectacle que présenterait une ville comme Paris, subitement privée de cette corporation, capitale, qui embrasse tant de spécialistes, de l'humbe « merlan » à l'éminent artiste à qui tant de têtes confient leurs genoux. La mode, inventée par les intéressés et les malins, pour être suivie par les imbéciles, exige les perruques, les pâtes, les pommades, sans souci de la nature. Il n'y a que les barbares — et les poètes — pour laisser pousser les cheveux et les barbes en forêts vierges, ignorantes de tout jardinage capillaire. Le chic anglais — je veux dire : parisien — commande aujourd'hui les cheveux en brosse

CLEMENCEAU

et la moustache, ou la barbe en pointe ; toutes les têtes sont nettes et ratissées, comme des squares : voyez-vous une grève générale éclater et durer quelques semaines ? Voyez-vous les chevelures croître, croître, et les calvities se polir davantage par comparaison — côté des hommes — et, côté des dames, — s'affaisser les échafaudages compliqués ! Que de vieillesses subitement révélées : il y a plus de Chevreuls au monde qu'on ne croit. Combien d'incendies qui s'éteindraient, faute de blond vénitien ! Que de neige sur des chevelures d'ébène ! Ah ! nous nous paraîtrions trop vieux et trop vieilles. Il n'y aurait plus assez de places à l'Académie. Pourvu que les chevelures soient à peu près « nature », il faut s'en contenter, et ne pas trop se plaindre de l'art qui aide à l'illusion, qui aide à la vie.

« Et c'est un art très délicat, et qui commande des études. Le bureau de placement de la rue Villedo, qui fournit en moyenne six cents garçons de supplément — les extra — pour les noces et les fêtes, les samedis, comporte une école de coiffure. Les professeurs et les élèves s'escriment sur des modèles vivants. Des diadèmes d'un instant s'érigent sur des crânes de pauvresses ; on essaie sur leurs cheveux de

CLEMENCEAU

misère les torsades et les nattes qui plus tard seront exécutées de mains de maître sur des occiputs mondains, sur des fronts heureux ; et il y a des vers admirables de Baudelaire qui... mais je me laisse entraîner et ce n'est guère de cela qu'il s'agit. Aux revendications de la chambre syndicale des garçons coiffeurs, il faut que j'oppose les réponses des propriétaires des bureaux de placement : « Nous avons une clientèle libre, un prix unique de placement ; nous nous occupons des bons sujets ; ce sont les mauvais qui crient, ceux qui ne restent pas en place et dont ne veulent plus les patrons. »

Ces récriminations de part et d'autre exposées, je m'arrête de couper des cheveux en quatre.

Un Flâneur.

Geffroy approuve.

— Bonne formule... C'est cela... Tu es sur la voie... La vie... La vie.

J'habitais rue Galvani — au 13 — ce qui horrifiait Alphonse Daudet. Pourtant, j'y fus heureux ! Même, c'eût été parfait sans les enfants et les chiens de Jean Richepin, ô Jacques, ô Tiarko ! — ma chambre à coucher au pre-

CLEMENCEAU

mier donnant sur le jardin du poète des *Gueux*. Claquements de la porte, sonneries, cris, tumulte de jeunesse déchaînée ! Quartier vivant, des fortifs à la place Péreire, avec Bergerat, Henri Becque, Paul Bonnetain, Rodenbach, Maurice Montégut, Albert Besnard, Camille de Sainte-Croix, Maurice Guillemot ! Pour les journaux, il fallait aller jusqu'à l'avenue de Villiers, à la gare de Courcelles.

— La *Justice* !

La marchande réfléchissait :

— Oui, j'ai eu ça, autrefois...

Je dus « descendre » dans Paris, et « faire » six kiosques...

L'article avait paru, que je lus et relus en allant au Palais, puis, vers cinq heures à la *Justice*.

— Très bien, mon petit, votre histoire. Vous avez eu raison de leur passer quelque chose à ces loustics.

Sans doute, Louis Mullem, qui ne devait pas livrer souvent de son crâne et de ses joues aux barbiers, ne ressentait-il pour eux qu'une tendresse mitigée.

— Vous savez qu'ils rouspètent. Il en vient de toutes les catégories, depuis ce matin. Ils veulent voir le Patron. On leur dit de revenir

CLEMENCEAU

à six heures. Il y en a aussi qui vous demandent. Ah ! le Patron qui m'appelle...

Peu après, Mullem rentrait.

— Clemenceau se tord... Écoutez...

— Pichon... Pichon... Voulez-vous recevoir ces messieurs. Ils se sont trompés de porte... Je me rase moi-même... Et pour ce qui me reste de cheveux, — je ne veux pas qu'on y touche... Arrangez-vous avec eux... Demain, ils rasent gratis. Bonne occasion pour Mullem, de se faire rafraîchir les tiffes. Messieurs du blaireau, je vous salue...

Pour cette fois, l'incident fut clos, sans fracas...

Quelques jours après, Clemenceau m'appela :

— Monsieur Enjolras, j'ai bien l'honneur... Il paraît que vous chroniquez à la *Justice*... Admirable journal, pour enfouir les perles du génie dans une cave... J'avais espéré que tous les coiffeurs de France et de Navarre s'abonneraient. On aurait pu faire une édition en espagnol !!! Mais la majorité lisent le *Figaro*, naturellement. En attendant, voici un sujet pour vous... Aimez-vous les sardines ? Il n'y en a pas à Aurillac, à Saint-Flour ? Apprenez

CLEMENCEAU

à les connaître. Ça vous changera des *merlans*. Voilà la *Revue des Deux Mondes*... Ne croyez pas que j'en fasse la lecture à mes veillées en famille... Mais il y a une étude de mon couillon d'ami, le docteur Pouchet... Il renonce à guérir ses semblables pour étudier les fluctuations de la blennorrhagie chez la sardine à travers les âges... Allez, Enjolras, allez à Lorient pêcher la sardine...

Et j'y allai !

Je plaisantai, comme pour les artistes du démêloir et du bigoudi :

LA SARDINE

« La puissante *Revue des Deux-Mondes*, d'habitudes peu folâtres, tente d'égayer ses abonnés. Les esprits nageaient dans le marasme. En présence ou plutôt en l'absence de ce printemps qui se recule de jour en jour dans l'oubli des temps et se relègue dans le domaine de la légende, avec les vieilles lunes, il fallait vigoureusement réagir. M. Buloz, le grand Buloz, le seul Buloz avait le choix entre Grenet-Dancourt et Albin Valabrègue, les détenteurs du rire en France ; l'habile directeur, après

CLEMENCEAU

avoir mûrement réfléchi, s'est adressé à G. Pouchet, qui ne s'est pas fait prier. G. Pouchet a envahi les bureaux du magazine académique, en chantant à tue-tête :

Allons à Lorient
Pêcher la sardine,
Allons à Lorient
Pêcher le hareng.

et les écrivains palmés qui collaborent autour de G. Pouchet sont partis... en chœur, pêcher la sardine.

« L'étude de G. Pouchet, pour être écrite en un patois bas-breton n'offrant que de vagues analogies avec le français, n'est pas totalement dénuée d'intérêt. G. Pouchet est un esprit douteur (prière au compositeur de ne pas mettre : douteux) comme Renan et Jules Lemaître ; ses tribulations philosophico-sardinières aboutissent à un point d'interrogation final ; les origines et les fins lui sont peu familières ; les effets lui arrivent toujours noyés d'ombre, dans la chasse, je veux dire dans la pêche aux causes premières de la sardine (Sarda ? Sardaigne ?)

« Dans cet article, la sardine nous est dévoilée depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours ; l'auteur manque de renseignements

CLEMENCEAU

sur les agissements de la sardine au règne de Clovis ; il perd sa trace à l'avènement de Charles VII, et ne nous dit pas quelle fut sa tenue lors de celle des États-Généraux. A part ça, nous apprenons que la sardine était connue des anciens et qu'on l'a toujours salée. Puis ce sont des détails sur sa première jeunesse, et sur son adolescence et sur son âge mûr. Il y a même des jeux de mots, mais je ne crois pas qu'ils soient voulus. Écoutez :

« La sardine est une bête de noble allure,
» vive et fière en ses mouvements. L'eau, sans
» rives, sans fonds, est son élément. Une foule
» de gros poissons et les marsouins, les dau-
» phins, en font un carnage sans fin, donnant
» la chasse aux bancs qui sont pour eux table
» mise. »

« Ce couplet fera réfléchir les amateurs de hors-d'œuvre. L'autre jour François Coppée énumérait les merveilles d'une table servie, et s'étonnait que personne ne songeât à tout ce qu'il avait fallu d'efforts et de sueurs pour amener les choses les plus extrêmes sur cette table : que de marins engloutis, que de mineurs calcinés par le grisou, etc., etc. Nous ne songeons pas à cela, c'est vrai ; et François Coppée avait raison de nous rafraîchir la mémoire.

CLEMENCEAU

De même lorsque nous voyons, couchées dans la boîte de zinc, les pauvres sardines décapitées, dans leur bain d'huile, nous ne pensons pas que « la sardine soit une bête de noble allure », comme dit Pouchet.

La sardine jolie en arrivant à l'air
Comme un couteau d'argent où s'allume un éclair.

écrit Richepin, je crois. Mais c'est la sardine à l'air ou la sardine à l'eau que commémorent Pouchet et le poète. Nous ne connaissons que la sardine salée et la sardine à l'huile.

« Nous apprenons aussi que la sardine est une sensitive, une vierge que le moindre propos effarouche :

« Un rien les tue. Il suffit qu'elles aient »
» effleuré le filet, perdu une écaille ou deux »
» pour être touchées à mort, bien différentes »
» en cela d'une foule de poissons qu'il faut »
» presque tuer par violence pour qu'ils meu- »
» rent quand on les a sortis de l'eau. »

« Nous eussions désiré des détails circonstanciés sur ses mœurs, sur sa vie privée. Mais la sardine est discrète ; nous devons constater notre ignorance :

« Nous n'y pouvons rien ; et il faut avoir la »
» sagesse de se dire que nous n'y savons rien...

CLEMENCEAU

« La plus grande partie de la vie de la sardine se passe loin des côtes, sous d'autres latitudes ou dans des profondeurs inaccessibles ; peu importe, elle se dérobe à nous, voilà le fait ! »

« Cette pauvre bête de si noble allure se dérobe comme un vulgaire cheval de course ; il y a d'autres révélations aussi terribles dans le discours de M. G. Pouchet :

« L'Océan ! cinq fois plus grand que la terre solide en superficie ! l'Océan est continu, sans limites, sans bornes ; et, de plus, *il a la profondeur où le regard même ne peut suivre aucun animal...* »

« Nul doute que M. G. Pouchet ait voulu lutter de simplicité avec Homère ; ne trouvez-vous pas que cette constatation de la profondeur de l'Océan, où l'œil même ne peut suivre aucun animal, est incommensurable.

« Cette idée de la profondeur de l'Océan a souvent hanté le cerveau de M. G. Pouchet. Il s'écrie qu'on ne dépeuple pas l'Océan, quoiqu'il pense « qu'on pourrait exterminer les grands cétacés obligés de venir respirer à la surface *si la mer n'était si vaste !* »

« Il n'y a plus guère d'explications sur les relations de l'homme et de la sardine. On l'at-

CLEMENCEAU

tire avec la *rogue*, la *gueldre*, œufs de morue, crevettes pourries, il ne nous en est pas appris plus long. Je vous l'ai fait pressentir ; nous avons affaire à un terrible pyrrhonien, balancé dans d'éternelles contradictions. Il ne s'engage pas :

« Nul ne saurait dire le dimanche la taille du
» poisson qu'il pêchera le jeudi, s'il sera plus
» gros ou plus petit. *Ce qu'on peut prévoir*
» *presque à coup sûr, c'est qu'il sera diffé-*
» *rent.* »

« Comme c'est beau la pondération, le juste milieu ! Ah ! non, il ne s'engage pas, il ne se compromet pas :

« L'adressé du pêcheur de sardines est de
» faire que celle-ci, en cherchant sa nourri-
» ture, se prenne dans les mailles. Certains
» patrons acquièrent en cet art un talent que
» d'autres n'auront jamais. »

« Ces affirmations ne seront niées par personne. Mais où l'auteur manifeste un trouble profond c'est quand il interroge :

« Pourquoi donc la sardine reviendrait-elle
» chaque saison en quantité égale quand l'iné-
» galité est la règle presque nécessaire de *tout*
» *phénomène* annuel ?... »

« C'est là, sans doute, un ardu problème de

CLEMENCEAU

métaphysique dont la solution n'est pas de ma compétence.

« Enfin, l'âme battue se rassérène ; elle confesse son peu de science, avec une franchise admirable :

« Dans la baie de la Corogne, nous ignorons » sous quelle impulsion, des bancs considérables de sardines *reviennent* tous les ans se » faire prendre... »

« Je ne comprends pas très bien comment les bancs pris l'année précédente reviennent se faire prendre. Mais peut-être que c'est encore de la métaphysique ; et du moment que je ne comprends plus, je m'arrête. Mais M. G. Pouchet me permettra-t-il une question ? S'il ne sait absolument rien sur la sardine, quel besoin éprouve-t-il de nous en parler ? Et un conseil :

Qu'il aille à Lorient
Pêcher la sardine,
Qu'il aille à Lorient
Pêcher le hareng. »

— Très amusant, mon vieux... Ça met une note gaie... Ah ! le patron m'appelle...

Mullem part, revient...

— Clemenceau veut vous voir... Il est en rogne...

CLEMENCEAU

— Vous trouvez ça drôle, de blaguer Pouchet. Vous ne savez pas qui c'est ?... Un grand, grand monsieur... Moi, qui voulais lui être agréable... N... de D...

En vérité, Clemenceau ne se frappait pas pour si peu ! Il plongeait la main dans la soute aux chocolats, et conclut :

— C'est ce cul de Mullem, — il n'aurait pas dû insérer, il sait bien que le Professeur est de la maison...

Je ne digérai pas l'algarade, ne pouvais me mettre au diapason... Le ton me glaçait. Clemenceau ne se préoccupait guère des réactions de la sensibilité d'autrui, et se souciait peu d'amadouer personne. Idéaliste humanitaire, rêvant « un avenir meilleur », il sacrifiait le présent à un futur théorique assez indéterminé. La famille, l'amitié, l'amour, — on ne s'aperçoit pas qu'il y ait consacré beaucoup de son cœur et de sa pensée. Il lui fallut garder profondément toutes ses forces en réserve pour le destin tardif où la France et la civilisation seraient sauvées par sa vigueur dernière. Un seul homme croyait en lui, — toujours — le sentait, l'admirait, l'aimait — Gustave Geffroy...

CLEMENCEAU

En politique, en art, en littérature, en science, les maîtres font des élèves, suivis d'une clientèle. De Clemenceau tous se détachaient, de Georges Laguerre à Millerand, qui pouvaient lui faire honneur. Qui peut se rappeler avoir déjeuné, dîné, voyagé avec lui, — de ses collaborateurs, hormis Gustave Geffroy ? Il a été le plus distant, le plus insaisissable, le plus secret des hommes. Pour la postérité, s'il n'avait pas écrit, quelle figure de légende ! Mais il a écrit, et, par là, est retombé au niveau de son temps — et s'est rendu moyen et discutable.

Peu à peu, je trouvai le filon d'une petite collaboration sans nuages, — qui consistait à ne parler de rien. Ce n'est pas si facile, quand toutes rubriques sont occupées, critique — littéraire et artistique — par Geffroy, — dramatique — par l'étincelant avocat, Charles Martel. (Et je devais vite me retirer sans que ma retraite fût remarquée, — la *Justice* n'ayant pas reçu les flots d'or qui devaient la conduire au large). J'apportais ma chronique, dès quatre heures, — les bureaux encore déserts, — Louis Mullem à son poste, enchanté de pouvoir donner tout de suite quelque chose à com-

CLEMENCEAU

poser, — et je ne revenais que vers huit heures, les soirs de dîner avec Geffroy, avec Mullem, chez Paul Gallimard, chez Paul Clemenceau...

Cependant mon passage à la *Justice* fut marqué d'un écrit innocent qui a peut-être contribué à modifier la politique de notre pays — dans les impondérables !

Je ne sais plus quel incident avait provoqué une manifestation devant le Palais-Bourbon, dont une douzaine de marmitons avaient escaladé les murs du jardin. Ainsi, la Chambre était à la merci du moindre assaut ! C'était la fin de tout, n'est-ce pas !

Des mesures d'urgence s'imposaient. Il fallait garder nos représentants de pareilles menaces. Le crédit immédiat avait été adopté à main levée, à l'unanimité. Ah ! il y avait péril en la demeure ! et les questeurs, logés dans ce Palais exposé aux tempêtes populaires, avaient fait poser, sur le rebord des murs, des artichauts de fer dont les feuilles aigües devaient arrêter les assaillants futurs !

On plaisantait de cette défense ingénue, dont l'idée revenait à Madier de Montjau...

— Eh ! bien Enjolras, ça ne vous dit

CLEMENCEAU

rien... ? Allez-y et n'épargnez pas la vinaigrette...

Le lendemain, Clemenceau me complimenta :

— C'a été une bonne journée de rigolade... On a processionné dans le jardin à la queue leu leu... Madier de Montjau faisait un foin de ces artichauts !... Il voulait savoir qui était Enjolras... Je lui ai dit que c'était Durranc... Il a empoigné Durranc, qui lui a dit que c'était Pichon...

Mais, quelques jours après, on procédait à une élection à la présidence de la Chambre. Clemenceau semblait devoir l'emporter. Il n'assistait pas au vote. Nous nous croisions sur la fin de l'après-midi où j'apportais ma chronique en vitesse. Il me fit entrer dans son bureau où lui parvenaient les résultats, que je notais avec lui. Ballottage. Le scrutin renvoyé au lundi :

— C'est foutu.

Et il ouvrit le tiroir au chocolat.

— Pourquoi ?

— Avec le dimanche pour se retourner.

C'est foutu pour moi...

Le lundi, il fut à égalité avec Méline — celui-ci proclamé au bénéfice de l'âge...

CLEMENCEAU

Madier de Montjau, radical clemenciste, n'avait pas voté. Il n'avait pas pardonné « la vinaigrette » sur ses artichauts, non plus que Michou les sandwiches — à la buvette. Ce brave homme, subrepticement, tout en causant avec des collègues, glissait des petits pains au jambon dans la poche de son pardessus. Clemenceau, qui avait surpris le manège, rattrapait les sandwiches qu'il distribuait aux voisins... La plaisanterie avait coûté au candidat à la présidence un suffrage qui eût été décisif...

Clemenceau élu, sur le rail du pouvoir, — détaché de l'opposition, le radicalisme n'eût-il pas évolué d'autre sorte ?



CLEMENCEAU AU CIRQUE FERNANDO
par J.-F. Raffaelli.

CHAPITRE IV

Les amours de Clemenceau ! — Avec Léonide Leblanc, née en 1841. — « Le genre » de M. Georges Suarez. — Du duc d'Aumale à Clemenceau. — Léonide Leblanc protège les arts. — De la peinture à la tauromachie.

Dans le lancement de ce fatras de 632 pages que M. Georges Suarez intitule : *La vie orgueilleuse de Clemenceau*, le prospectus tente d'aguicher le lecteur : *Ses amours...* La vie extérieure de Clemenceau est facile à étaler, — rien qu'avec l'*Officiel* et les journaux. Mais, sa vie intime ! Il n'y eut pas d'être plus « fermé », moins disposé à afficher ses liaisons. Or, on nous présente, ici « l'élégant jacobin » comme un homme à bonnes for-

CLEMENCEAU

tunes, mais entretenant luxueusement des maîtresses. « Il menait de front la bataille politique, la direction de son journal et les plaisirs, de longs soupers chez Durand », — ce buveur d'eau !

Sa grande aventure sensuelle ? avec Léonide Leblanc, la jeune femme ! Celle-ci, j'en puis parler. C'était vers 1885. Dans son hôtel de la rue d'Offémont, dans son île de Meulan-les-Mureaux, elle recevait éclectiquement une foule de poètes, d'artistes. Je la voyais d'autant plus souvent qu'elle fut de la reprise d'*Henriette Maréchal* à l'Odéon où j'accompagnais souvent M. de Goncourt et que j'avais place dans sa loge à l'Opéra.

Elle était née en 1841, et en 1862 le *Diogène* lui délivrait ce passeport :

Nom : *Mademoiselle Léonie Leblanc.*

Prénom : *Léonide.*

Age : *26 ans.*

Taille : *une plume.*

Cheveux : *moissonnés en Bretagne.*

Front : *développé.*

Sourcils : *au crayon.*

Nez : *le 8 décembre 1841.*

CLEMENCEAU

Elle avait débuté dans : *Une fille terrible et les Roueries d'une ingénue.*

De la beauté, de l'esprit. « Au demeurant, une personnalité étrange : de l'intelligence qui est presque du talent, de l'excentricité qui est presque de l'humour, du bagoût, qui est presque de l'esprit », conte Paul Mahalin, dans ses *Jolies actrices de Paris*. Un jour, la bonne, qui l'accompagne au théâtre, avoue qu'elle va devenir mère.

— Comment, vous êtes enceinte, et de qui ?

— Madame, c'est le pompier.

— Quel pompier ?

— Madame sait bien... *celui du théâtre...*

— Mais, malheureuse, *on en change tous les soirs !*

Léonide Leblanc, dont les aventures nombreuses avaient égayé le second empire :

— Placez-la sur le sommet du Mont-Blanc, disait un méchant, *elle y sera encore très accessible...*

Il paraît difficile que Clemenceau, à qui l'on a connu des liaisons autres, se soit toqué, sur la cinquantaine, de Léonide, exactement sa contemporaine.

Mais elle recevait, intriguait, remuait des souvenirs, presque de l'histoire !

CLEMENCEAU

Le protecteur était le duc d'Aumale. Elle recherchait les puissants du jour — qui pourraient la faire entrer à la Comédie-Française. Son ami le peintre René Gilbert semblait l'occuper toute. Clemenceau a tout au plus traversé l'hôtel : M. Suarez nous le montre machinant l'expulsion du duc d'Aumale, pour évincer ce royal rival ! Comment accorder quelque sérieux à cette compilation romancée, où l'auteur s'essaie à nous restituer le dialogue galant de l'homme de 45 ans, avec « la jeune femme » de 50 ans :

— Comme vous êtes en retard, Georges !

« Clemenceau roulait sur la belle créature un regard chargé de désirs, cette grande aventure sensuelle, dont tout Paris s'entretenait, l'avait, pour la seconde fois, (M. Suarez les a comptées !) rivé à des chaînes qu'il croyait brisées à jamais...

« Clemenceau restait silencieux, tandis que son regard s'attardait avec plaisir sur sa jolie maîtresse, etc. etc. »

(Ailleurs, M. Suarez prête *une tête de fouine* à Louis Mullem : « se glissant sur la pointe des pieds jusqu'à la porte par laquelle Clemenceau venait de disparaître. Il leva la portière et appliqua sa tête de fouine sur la ser-

CLEMENCEAU

rure : Il est mal placé, dit-il à voix basse. Je ne le distingue pas... », etc...

Louis Mullem, épiant Clemenceau et son visiteur par un trou de serrure, dans une salle de rédaction toute traversée de garçons, de rédacteurs, de quémandeurs. Louis Mullem, le tact, la discrétion même ! Non, ce n'était pas le genre, à la *Justice*, de moucharder de la sorte, M. Suarez ! Le fabricant de *la Vie orgueilleuse de Clémenceau* n'y regarde pas de si près. Il montre son modèle plastronnant dans le salon de monsieur et madame Menard-Dorian, avenue d'Eylau, tandis qu'ils habitaient rue de la Faisanderie, paradant devant Goncourt qui n'y était venu qu'un soir, avec moi, devant Alphonse Daudet, qui ne sortait plus : « *Il balançait lentement la tête, pirouettant sur les talons, et lançait en ricanant des fusées mortelles.* » Comme c'est ça ! M. Suarez nous dépeint un Léon Daudet « *...déjà turbulent, joyeux et cruel, faisant sa joie de cet esprit de guillotine, qui donnait du lustre aux réceptions des Ménard-Dorian... Sa verve encore jeune ne s'effaçait que devant celle de Clémenceau.* » Léon Daudet a été précocé, certes, mais vers 1883, il devait avoir treize ou quatorze ans. Ce n'est pas là qu'il a connu Clemenceau, mais

CLEMENCEAU

chez ses parents, dix ans plus tard, où il fut amené par Geffroy.

En veine de documentation historique, M. Suarez ne rapportera-t-il pas que « la dame avait fait fabriquer un duc de cire d'une ressemblance telle qu'il aurait pu figurer au Musée Grévin. Le soir, Georges entrait, il apercevait le duc penché sur une carte de l'Etat-Major. Il se retirait sur la pointe des pieds... »

(Ce duc de cire dans l'antichambre ? Car, enfin, Georges ne devait pas traverser le rez-de-chaussée, monter au premier, entrer sans frapper, sans être annoncé, sans être attendu, non plus que le duc... Gilbert même ne le faisait pas.)

Mais, en tête de ce désopilant volume, M. Georges Suarez publie une lettre autographe du 25 août 1929 où le Tigre le remercie de l'envoi de deux « excellents livres » et le félicite de ses belles campagnes ». Sans doute, M. Georges Suarez entend par là se montrer familier de Clemenceau ! C'est bien pauvre — et ça sent par trop l'opération de librairie !

Comme Marcel Prévost, en présentant à la *Revue de France* un livre de M. Georges Suarez, avait raison d'écrire : « *Il ne faut pas s'y*

CLEMENCEAU

tromper. C'est la création d'un genre nouveau. »

En effet ! *Trop de talents*, comme dit M. R. de Marmande, nous montrant ce jeune homme dans *la fourmilière politique*¹ !

1. Dès le premier fragment de ces souvenirs, M. Suarez m'expédiait la lettre suivante, que je priai le directeur du journal de reproduire avec ma réponse :

Mon cher directeur et ami,

Je vous demande d'insérer dans votre prochain numéro la lettre, non datée, de M. Georges Suarez, éminemment pressé. Dans sa hâte, il serait capable d'en publier le double ailleurs, comme il m'en menace ; je regretterais que les *Nouvelles*, n'eussent pas la primeur de cette réclamation assez curieuse...

Monsieur.

Les *Nouvelles Littéraires* du 9 août me tombent sous les yeux et j'y lis ce passage me concernant :

« ... Les Clemenceau de Neuray, de Suarez... »

« On l'entend, on le voit dans ces disques religieusement enregistrés par des auditeurs ultimes ; nos jeunes camarades n'ont abordé que le vieil homme... »

Et plus haut, cette ligne qui ne laisse aucun espoir à une exception possible :

« A tous, près de la mort, il confie ses colères, ses rancunes, etc... »

Je m'en excuse tout de suite, mais tout le bien que vous dites de moi en des termes qui prouvent que vous n'avez pas lu mon livre, ne vaut pas tout le mal que vous seriez peut-être fondé à en dire légitimement si vous l'aviez réellement lu. Je n'ai rien eu à enregistrer religieusement ; je n'ai pas été davantage un auditeur ultime du Tigre ; et je ne me suis pas contenté d'aborder que le vieil homme ; j'ai raconté sa vie, de sa naissance à sa mort et je ne l'ai

CLEMENCEAU

Désolante fin de la « jeune » Léonide Leblanc, à un tournant d'âge où, roulée par les

pas fait parler. Je vous sais gré de m'avoir rangé parmi les bonnes marques de phonographes mais hélas! je ne suis même pas cela; je n'ai fait pour Clemenceau que ce que vous-même avez essayé de faire pour Garros.

Laissez-moi maintenant m'étonner respectueusement que sous votre signature vous vous soyez aventuré à parler d'un livre dont vous ignorez jusqu'au caractère. Ce sont là des témoignages que nous, les jeunes, nous n'attendons pas des anciens. C'est d'autant plus grave que vous-même revenez dans les Nouvelles Littéraires avec les apparences de découvrir un Clemenceau inconnu sur une partie de sa vie qui occupe plus d'un tiers de mon volume. Tout ce que vous racontez, je l'ai dit et écrit. Et vous me présentez comme un auteur qui a bêtement recueilli les propos d'un vieillard irrité.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien rectifier publiquement votre erreur, et, naturellement, dans le cas où vous me feriez attendre trop longtemps cette compensation, je me verrais dans l'obligation de publier le double de cette lettre.

Veuillez croire, monsieur, à ma parfaite considération.

Georges SUAREZ.

Je rectifie publiquement mon erreur. Je m'excuse publiquement d'avoir ajouté le nom de M. Suarez à ceux des « écrivains » qui n'ont parlé de Clemenceau qu'après l'avoir connu et l'avoir écouté religieusement. Qu'il soit bien convenu que M. Suarez n'a pas eu besoin d'aborder le vieil homme pour raconter son histoire. De sa vie à sa mort, ses défaites, ses victoires, ses amours, ses amitiés, comme dit la bande aguichante de son volume. M. Suarez ne veut pas qu'il y ait rien de commun entre Lui et Jean Martet ou René Benjamin. D'accord.

D'ailleurs, je n'ai pas commis pareille confusion, et M. Georges Suarez s'en apercevra, s'il veut bien continuer à suivre mon travail. Et ce sera le tour de M. Suarez de

CLEMENCEAU

hommes d'affaires et les architectes, elle se compromettait sans ménagements. Peut-être fût-elle entrée au Théâtre-Français, sans un fracassant article, à l'*Echo de Paris*, du tout-puissant Henry Bauër d'alors, qui porta d'autant plus que Léonide par sa situation et son

« rectifier publiquement son erreur », car *j'ai lu son livre*, et si « *j'en ignore jusqu'au caractère* », c'est peut-être que je n'y en ai pas découvert d'autre que celui d'une compilation hâtive, tout à fait décevante.

— *Je n'ai fait pour Clemenceau, que ce que vous-même avez essayé de faire pour Garros !*

Oh ! monsieur Suarez ! J'ai mis dix ans à dresser *la Passion de Roland Garros*, — il ne s'agissait pas de ses amours ! — ni d'exploiter un cadavre glorieux. Non, je connaissais Garros depuis sa sixième année. J'ai eu ses confidences de jeunesse, je possède ses papiers. *J'ai essayé*, dites-vous, de *faire Garros*. Les anciens, qui ont, toujours, travaillé en conscience, pourraient attendre d'autres témoignages des « jeunes » parmi lesquels vous tentez de vous ranger. Pour « Garros », à défaut de l'avoir lu — à mon tour — on vous aurait renseigné aux *Editions de France*, d'où notre commun éditeur, M. Horace de Carbuoccia, m'écrivait en recevant le manuscrit : « Il ne faut pas en retrancher une phrase : ce serait enlever une pierre à l'arc de triomphe. — Mais l'on m'assure que ça ne colle plus avec *Gringoire*, d'où a disparu votre nom de directeur politique. »

— « *Nous les jeunes.* »

J'ai gardé ce trait pour la fin !

— *Nous les jeunes*, ce ne sont pas là les témoignages que nous attendons des *anciens*.

De « *quels jeunes* » M. Georges Suarez fait-il partie ?

Il ne veut pas être rangé avec les marques de phonographe, comme Martet et René Benjamin, que je représente comme « *des auteurs ayant bêtement recueilli les propos d'un vieillard irrité* ».

Les « *témoignages* » que je donne « *aux jeunes* » ? Mais

CLEMENCEAU

talent pouvait faire ombrage à certaines de la Comédie. Une pareille attaque, qui ne fut pas isolée, suivie de l'échec de ses espérances, la bouleversa, à craindre pour sa raison et pour ses jours... Relevant de la maladie, il ne restait pas grand'chose des beaux restes de l'admirable créature ! Naguère encore, il lui suffisait de porter le bras à sa nuque, pour que le bouton de ses seins horizontaux pointât haut et dur. A toute entrée de visiteur dans sa loge de l'Odéon, elle répétait le geste, tendait la main par derrière l'épaule, la gorge fière offerte par la glace. L'hôtel de la rue d'Offémont, sevré des visites du duc d'Aumale en exil, ne recevait plus que des poètes, qui payaient la dîme d'entrée par des vers sur des tambourins, fournis par notre hôtesse. Qu'est devenue la collection ? où les hommages étaient signés d'Ephraïm Mikhaël, de Léon Dierx, de Mendès,

ceux de ma curiosité la plus sympathique qui m'a coûté 25 francs en ce qui regarde M. Suarez. Il lui faudrait mon admiration, en outre ? J'étais parti pour la lui accorder. Ce n'est pas de ma faute, si j'ai été « refait ». Enfin, j'y ai gagné le bel autographe qui aura jeté une note gaie, imprévue, dans mes souvenirs sur le Tigre. Aussi j'aurais dû me méfier, au vu de ces sous-titres : *Clemenceau. Ses amours.*

Evidemment, il ne pouvait s'agir ni d'histoire, ni de littérature.

J. A.

CLEMENCEAU

de Jean Rameau, d'Edmond Haraucourt, de Jean Lorrain, voire de Paul Adam ! Soudain, le peintre, veilleur de nuit, René Gilbert, disparut, sans que Léonide nous fournît d'explications... J'en demandais des nouvelles à son père, le graveur Gilbert, vieil enfant de Paris, gouailleur, qui éclata :

— « Ah ! le chameau... Vous ne connaissez pas l'histoire, mon petit... Bien sûr, elle ne s'en vantera pas... Vous savez, moi, je n'étais pas plus fier que ça de cette liaison qui faisait à René une sale réputation... Elle n'était plus de première jeunesse... Enfin, dites, c'était encore un morceau de roi... Je comprends que le petit se soit laissé prendre... Elle ne lui refilait pas un fifrelin, vous savez... Oui, elle lui a procuré des commandes — chez tous les Rothschild de la terre... Elle lui a fait acheter des pastels par l'État... Vous savez bien qu'il ne se dégrouillerait pas tout seul...

« Alors, figurez-vous qu'un soir, elle se plaignait d'être gênée, pour une fin de mois...

— Combien ?

— Six mille francs...

— Mais je crois que mon père a quelques sous de côté, pour le terme — et les vacances.

— Oh ! ce serait pour huit jours...

CLEMENCEAU

« Il arrive... Je ne le laisse pas finir...

— Voilà les six mille balles, mon gars — et embrasse-la bien pour moi — et sois bien gentil avec elle, hein...

« Eh bien ! mon cher, écoutez ça :

« Il lui aboule les fafiots :

« Il ne l'a jamais revue !

« Le lendemain, il reçoit à l'atelier son linge et sa trousse de toilette. Il court rue d'Offémont. Madame était en voyage. A Meulan, personne. Elle était en Espagne, parfaitement, à suivre un toréador. Et elle a gardé plus de dix toiles de René... Voilà, mon cher, comment mon fils est maq... Ah ! la v... ! »

Ce devait être à l'époque où l'on avait édifié les arènes Pergolèse pour lancer des courses de taureaux avec mise à mort... De tout l'été, je n'avais entendu parler de Léonide, et, depuis sa maladie, l'hôtel était resté fermé, les poètes dispersés, rendus à leurs muses. Après dîner, je me promenais le long des fortifications, vers la Porte Maillot, quand une femme me dépassa, se retourna...

— Ajalbert ?

— Léonide !

CLEMENCEAU

— Ah ! mon cher ami, rendez-moi un service... Connaissez-vous le café des Sports, avenue de la Grande-Armée ?...

C'était près du manège — où j'avais accompagné Clemenceau, plus d'une fois... : un garage, je crois, aujourd'hui.

— Voulez-vous m'y conduire... Je ne fais qu'entrer et sortir... Vous m'attendrez. Mais je ne veux pas y entrer avec ça... Gardez-moi mon collier...

Elle défit ses perles, me mit dans les mains ses bijoux, bagues, bracelet, sac...

Elle se dirigea vers un groupe d'Espagnols — les gens de la Piazza se réunissaient ici. Un jeune se leva, veston serré à la taille, pantalon collant aux reins : Valentin, je crois, célèbre, dont le portrait était affiché partout, qui sortit avec elle, se tint à l'écart, appelant un fiacre, tandis qu'elle me reprenait son dépôt...

— Merci, merci, au revoir, à bientôt, je vous ferai signe.

Je ne l'ai jamais revue.

CHAPITRE V

Devant Geffroy. — Clemenceau attire et refoule... —
Les heures noires, du sombre Judet au nègre Norton.
— Clemenceau et Pelletan dans le Var. — Soir de dé-
faite. — En avant... — Plus rien qu'une plume et ses
kogos.

A la *Justice*, vivant dans l'amitié ou la camaraderie de tous, je n'étais pas lié à Clemenceau — de qui je tutoyais les filles, les frères... Il me figeait... Et il n'était pas tout à l'aise avec moi — comme il arrive avec les enfants qui grandissent, la petite fille qui devient demoiselle. A quelques mois de distance, c'était *la Fille Elisa*, *l'Affaire Vaillant*, qui me valaient la vedette de l'actualité dans son journal même. J'ai l'impression qu'il s'étonnait :

— Étais-je bien le jeune homme d'hier, des « coiffeurs » et de « la sardine » ?

CLEMENCEAU

Le soir où j'avais accepté de défendre Vaillant, tous, au journal, dans le bureau de Mullem, s'empressèrent, me questionnèrent :

— Tu devrais voir Clemenceau, me conseillait Geffroy.

Justement, il entra : on se tut.

— C'est bien vous qui défendez Vaillant ?

— Oui, monsieur Clemenceau...

Mon cœur bondissait vers lui. J'étais si seul, dans la joie professionnelle de ce coup qui pouvait me hausser au premier rang, et dans les affaires d'une telle responsabilité.

— Ah ! bien...

et il disparut...

Même ceux qu'il avait couvés, qui sortaient de la *Justice*, les Laguerre, les Millerand, il ne les reconnaissait pas, quand, de chroniqueurs judiciaires, de conseillers municipaux ils passaient à la Chambre...

Que Clemenceau « ne distinguait pas entre les hommes » — les individus — voilà qui semble acquis. Par un ascendant prodigieux, il attirait, en même temps qu'il inquiétait et refoulait par une force contraire, desséchante. Comme s'il y avait eu des pétards, des explosifs, sur tous les rails qui menaient à lui. Il ne

CLEMENCEAU

se détendait que du côté de Geffroy, dans l'angle de la salle commune, où s'établissait le quartier des littérateurs, des peintres, des amis. Clemenceau s'y arrêtait, du trajet de son cabinet à celui du secrétaire de rédaction. Là, il cessait d'être agressif : c'étaient des gens qui ne demandaient rien, qui venaient reprendre ici leurs conversations entre les dimanches d'Auteuil et les jeudis de la rue Bellechasse. Je n'étais pas Enjolras, je devenais Ajalbert, un familier d'Albert et de Paul, de Madeleine, de Thérèse, de Jacquemaire, de Gatineau. Peut-être, dans ce groupe, présentait-il les fidèles des mauvaises heures prochaines. En politique, ni amis, ni confidents, l'un des hommes les plus seuls... Son verbe impérieux, foudroyant, pouvait courber une assemblée, sans émouvoir les âmes. Il ne triomphait que par la cruelle raison, jamais par les sentiments. On ne le suivait pas, on obéissait, on le subissait.

Devant Geffroy et ses amis, Clemenceau *devenait sérieux*. C'est que Geffroy n'était pas sensible à tous ces jeux d'escrime verbale, où Clemenceau touchait et désarmait sans cesse l'adversaire. Il voulait aller au fond des choses

CLEMENCEAU

toujours. Il croyait à la République, à la Révolution, aux programmes électoraux, comme nous tous, mais plus sévèrement. Pour lui, les discours étaient des actes, et il les savait tous, et il voyait dans son maître un savant, (médecin, et qui avait traduit Stuart Mill) homme d'État, (qui parlait anglais avec le prince de Galles, et faisait des cures à Marienbad, en Allemagne), un penseur, un philosophe social, tout à l'heure un écrivain, un romancier, un auteur dramatique. Notre admiration était moins étendue. Mais il est bien vrai que Clemenceau dépassait en qualité et en originalité la foule de ses contemporains. Clemenceau ne pouvait être accessible à l'hommage des médiocres. Avec Geffroy, c'était une foi raisonnée, constante, désintéressée, et qui discutait... Clemenceau s'y abandonnait avec sécurité ; le cas n'était pas fréquent : Geffroy et Winter, l'ancien chef d'institution de Neuilly, son secrétaire, souriant et muet, le seul peut-être qui ait vu, aux passages critiques, Clemenceau en pantoufles, tout masque déposé, si tant est qu'il ait jamais connu le dégoût et la défaillance... Il était l'Impavide, sous toutes les ruines. Pour n'en pas douter, il faut avoir lu le télégramme qu'il expédiait de Draguignan, la nuit de sa défaite

CLEMENCEAU

aux élections de 1893. Il n'a jamais rien écrit qui le montre plus indomptable...

L'échec venait après le fameux discours de Salernes, d'éloquence inouïe, où il répondait à toutes les accusations soulevées autour du faux Norton, d'avoir été l'homme de Cornélius Herz, d'être vendu à l'Angleterre. Malgré toutes les coalitions d'infamie au *Petit Journal*, de Judet, on ne désespérait pas du succès. Avec quelle alerte et fougueuse énergie il « tenait le coup ».

Entre deux réunions dans le Var, il conta des péripéties de la bataille à travers le rude et pauvre pays, la misérable chambre d'auberge à deux lits, où, un matin qu'il commençait à s'assoupir, il était réveillé, le plancher branlant sous des gambades folles d'un gigantesque animal, velu des pieds à la tête barbue et chevelue, son compagnon de route, Camille Pelletan :

— Voyons, Clemenceau, cinq heures, debout !...

Et, trempant le coin d'une serviette, aux dimensions de mouchoir, dans la cuvette lilliputienne, dont il se mouillait parcimonieusement les yeux et la bouche :

CLEMENCEAU

— Ah ! L'eau fraîche, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que de se laver à l'eau fraîche !

comme s'il sortait du tub ou de la douche.

Camille Pelletan ! à qui l'on attribuait le mot énorme, sur quelqu'un qu'il ne trouvait pas très soigné :

— Il est sale ! Il a les mains comme on a les pieds !

Ce dimanche d'anxiété, nous dînions avec Geffroy, Mullem et les frères de Clemenceau chez Drouant. Albert arrivait directement de Veules-les-Roses, avec sa valise et un paquet.

— Des crevettes, pêchées de ce matin. Nous les mangerons à souper...

Je plaisantai :

— Avec la chaleur, tu sais... Et puis, soupera-t-on ?... Ou bien, il y aura trop de monde...

On rit, nous ne voulions pas douter... Mais l'on défilait le paquet.

Le dîner fut bref — impatients de nouvelles...

Huit heures et demie, neuf heures...

Nous descendîmes, par les petites rues, vides, vers le boulevard des Italiens : un fleuve hu-

CLEMENCEAU

main aux vagues de chapeaux, charriant une rumeur inextinguible, aux mots indiscernables. Soudain, ce fut une clameur grondante. A l'angle de la rue Drouot, aux fenêtres du *Gaulois*, un transparent s'éclairait :

— ... CLEMENCEAU BATTU...

Manquent les chiffres de quelques communes qui ne peuvent changer le résultat.

Nous ne voulions pas accepter... Les ennemis escomptaient trop les premiers pronostics... Il fallait attendre le dépouillement complet... Hélas ! à la *Justice*, on ne doutait plus... Devant l'immeuble, une foule vociférait... Il fallut tout éteindre. Il n'y avait plus d'éclairées que les maisons d'en face, où, ce que nous n'avions jamais remarqué, entre vingt enseignes, il y en avait une, vers un second étage, de quelque commerçant, angoissante à cette heure :

...HERTZ

Dans le cabinet de Clemenceau, Camille Pelletan, qui, lui, avait été réélu, au premier tour,

CLEMENCEAU

bâclait la note de circonstance : *La République continue...* Il tendit son papier à Mullem, partit sans un mot aux filles, au fils de Clemenceau atterrés...

Veillée lugubre...

On restait, on attendait, quoi !

L'*Intérieur* avait confirmé !...

Nous nous retirions, la rue calmée, quand le télégramme arriva, de Clemenceau, qui disait :

« *Battu. Mon nom à sa place parmi les autres. Sans commentaires. A demain.* »

Eh bien ! oui. Il était encore là. Il commandait, il revenait, — il était là, debout, au-dessus de l'adversité — face à tous et à tout.

Alors, il fut des nôtres, tout à fait, du côté de Geffroy, écrivant, ramant sur le radeau de la *Justice* désemparée. Tous les rats de la politique avaient fui le navire à la côte. Le capitaine restait seul à bord.

La *Justice* n'avait plus qu'un an de bail — assez pour que Clemenceau, à 52 ans, y commençât son apprentissage de journaliste. Débuts terribles, dans l'hostilité générale — la conspiration du silence.

CLEMENCEAU

Eh ! quoi, on n'en finirait donc jamais avec lui, — qui devait formuler : « *On ne tue plus l'homme d'un coup, on l'use.* » L'ignoble ruse parlementariste, vingt ans plus tard, n'a-t-elle pas escompté *d'avoir* le formidable vieillard par les *séances de nuit* ! Pendant que son gendre, l'avocat Jacquemaire, s'instituait syndic de faillite avant la lettre, réglait des arrangements avec les créanciers pour laisser quelque liberté d'esprit à son beau-père, qui déménageait pour la rue Franklin, vendait meubles et tableaux, paraissait, le 3 octobre 1893, le premier article :

En Avant !

Clemenceau devait peiner longtemps — et s'apercevoir qu'il n'était pas si facile d'aligner des mots avec une plume. Il faisait *trop long, trop compact*, pour de la chronique au jour le jour. Il avait trop à dire, aurait voulu tout dire — ce qui n'a jamais été le cas des plus célèbres, d'un Drumont, d'un Rochefort, triomphant par la manière, par la sauce dont ils accommodaient un arlequin quotidien. Clemenceau pensait, voulait faire penser — de tout son savoir, de son expérience multiple, de sa doctrine, de

CLEMENCEAU

sa philosophie. Et tout de suite de le railler, pour le fond, pour la forme, d'un regard balayant la feuille sans le lire...

Mais :

En Avant...

jetait-il et patiemment, il œuvrait. Peu à peu, il disciplinait le flux bouillonnant de ses réserves accumulées. On ne doutait pas, dans les camps contraires, qu'il « se vidât » rapidement. Or, le flot coulait intarissable, il allait emporter, de sa vague inlassable, la digue misérable des haines qui ne pouvaient briser son assaut incessant...

La *Justice* était à fin de bail, et l'on spéculait sur ses embarras financiers :

« Où sont les millions », s'écriait-il à Salernes. *Rien que des dettes...*

Tout vendu ! Sauf ses *kogos* japonais, malgré le sourire de madame Langweill, dont Clemenceau fréquentait assidûment l'admirable galerie de *chinoiseries*, du boulevard des Italiens...

— Les Japonais, M. Clemenceau, cela ne compte pas en regard des Chinois.

Mais Clemenceau demeurait intraitable et

CLEMENCEAU

fidèle à ses kogos, dont il ne pouvait se séparer, déposés au musée d'Ennery.

Mais Clemenceau ne parlait pas que bibelots avec madame Langweill, l'Alsacienne au grand cœur, bienfaitrice du « pays retrouvé », qui n'avait jamais désespéré de le revoir français.

Pourtant la confiance renaissait, en cette force indestructible, et des locaux, des imprimeurs se rencontrèrent, pour la *Justice* à un sou, rue Chauchat, 24, puis, de nouveau, Faubourg-Montmartre, 27, où, seul, en tant que collaborateur marquant, persistait Gustave Geffroy.

Clemenceau n'y arrivait plus comme naguère, en dompteur avec sa cravache. La scène, le décor, les figurants avaient changé. Plus de séances orageuses à la Chambre, plus d'habit, de soirées. Il se levait à cinq heures, non plus pour cavalcader au Bois, mais, — devant son petit pain sec et son verre d'eau — se mettre à son « papier ». J'eus l'occasion de monter chez lui, de le voir au travail, comme entouré de sa table surchargée de livres, de papiers, inquiet de son article. Il interrogeait, écoutait, se cherchait. Ce qui nuisit d'abord à

CLEMENCEAU

son essor de journaliste, c'était la trop riche substance de faits, de réflexion, de critique armée, dont se gonflait sa prose quotidienne. « Les pages de journal devinrent des pages de livres », trop facilement : c'est qu'elles étaient avant tout des pages de livres. Il serait démesuré ici d'étudier l'homme de lettres. Espérons que Jacques Moreau en parlera dans le livre qu'il prépare, — après avoir publié le *Clemenceau* de Geffroy. En attendant, l'on peut lire la *Vie ardente de G. Clemenceau*, par Henri-Louis Dubly, qui vise sainement à l'histoire, et non à l'esbrouffe d'actualité, comme M. Suarez. Ne faut-il pas remercier les électeurs du Var qui contraignirent leur député à se vouer à ces nouvelles études, à se connaître, à se livrer plus profondément lui-même ? Qui, de ceux qui l'approchaient, pouvait imaginer que, derrière des foucades rebutantes, sommeillait un tel trésor de culture ; pour que la source jaillît du roc hermétique, il n'avait pas fallu moins que la cartouche de dynamite, jetée par le sort contre l'homme politique, réduit subitement à n'être qu'un citoyen, un homme d'action, pour qui elle était nécessité vitale ; la parole retirée, il ne pouvait employer que la plume, comme outil provisoire, en at-

CLEMENCEAU

tendant de recouvrer ses moyens de domination infaillibles... Il fixait deux cordes à son arc. Ce ne devait pas être trop de ces deux armes, — pour le destin qui lui était assigné — *de faire la guerre, jusqu'à la Revanche.*

CHAPITRE VI

Clemenceau écrit... — La *Justice* à fin de bail. — La conspiration du silence. — *Clemenceau reporter*. — *Physionomies de Clemenceau*. — Geffroy, le *Juste* de la *Justice*. — Clemenceau optimiste. — L'erreur de Charles Maurras et de Maurice Barrès. — La péniche de Joffre.

Nous dévorions ses articles, et, comme avec Geffroy nous n'avions pas attendu 1914 pour connaître le patriote indéfectible, il nous apparut assez vite que son œuvre, écrite, à travers les lenteurs de la mise en marche, aurait son heure. Mais comment le promulguer — tous journaux fermés à ce maudit !

Enfin, je crois bien être le premier à avoir rompu le silence, par deux articles au *Gil Blas* et à l'*Éclair*, où il me fut recommandé d'y aller avec prudence.

CLEMENCEAU

Dans le *Gil Blas*, je disais :

M. CLEMENCEAU REPORTER

« Dans la foule, M. Clemenceau
prenait des notes. »

(Le Temps.)

« Je crois bien que nos confrères de l'interview et du reportage, n'ont pas lu cette phrase du *Temps* à travers laquelle on voit M. Clemenceau, le calepin sur les genoux, le crayon aux doigts, inscrire les impressions de la Messe Rouge, qu'il nous conta, le lendemain, dans la *Justice*, en l'un de ses plus remarquables articles.

« Mais oui, M. Clemenceau.

« Il est vrai que M. Clemenceau, qui se trouverait, peut-être leur doyen d'âge, est de la plus récente promotion, des derniers venus dans la partie, et, sans doute, beaucoup l'ignorent, d'autres aussi, doivent le considérer comme un amateur.

« Donc, M. Clemenceau écrit ; dans l'écrivain, fécond et varié, tour à tour parcourant tous les genres, en des pages tout à fait tranchées : polémiste, pamphlétaire, critique d'art, con-

CLEMENCEAU

teur, etc., c'est le reporter que je voulais indiquer, que nos camarades en quête de célébrité à annexer, auraient pu revendiquer hautement. Oui, dans les trois ou quatre cents articles que M. Clemenceau a publiés depuis un an à la *Justice* ou à la *Dépêche de Toulouse*, une douzaine de volumes, déjà ! l'un de ces volumes pourrait ne comprendre que des articles de reportage et devenir le manuel des débutants dans la carrière. Car, cette fois, où le *Temps* signale que M. Clemenceau prenait des notes dans la Sainte-Chapelle, à la rentrée des cours et tribunaux, cette fois n'est pas la seule où M. Clemenceau, muni de son calepin et de son crayon, a hélé le fiacre du reporter, s'est rendu sur les lieux d'un événement sans autre but que celui, précis, de faire de l'information, de prendre un « instantané » de gens et de choses, d'écrire une « actualité ». Quelle netteté, quelle lucidité, quelle rapidité de vision, qui porte sur tout ! et quelle sûreté de rendu, après, quel art rigoureux, qui fixe en quelques mots des portraits désormais inoubliables, tout baignés de vie, dans l'atmosphère de l'heure et de la situation ! Cet hiver, c'est le récit d'une nuit de guillotine qu'il nous donnait, tout à l'heure le compte rendu de la

CLEMENCEAU

messe du Saint-Esprit, deux chapitres de reportage usuel ! Les apprentis pourraient apprendre là comment M. Clemenceau entend le métier ! On coupe des arbres au bois de Boulogne, on déplace des statues au Louvre ? Et M. Clemenceau, pour demander la grâce des arbres condamnés ou montrer le désarroi des conservateurs de musée, simples questions de voirie ou d'édilité où passe le reporter sans voir, lui, compose des morceaux admirables, par de brefs exposés de faits, sans les fioritures oiseuses, les divagations fréquentes de la chronique. Du reportage, du grand reportage, est-ce que ce n'en est pas le modèle aussi, toute la série des articles sur la marine ?

« Mais je ne veux pas pousser autrement ma démonstration et ma manière de voir d'une seconde de M. Clemenceau reporter ! On pense bien que je n'ai pas la prétention d'avoir rien découvert. Dans une ligne d'écriture, on trouve ce qu'on veut. Des articles de M. Clemenceau une autre poignée permettrait de le mettre en posture de conteur, de nouvelliste. Et ainsi de suite. Souvent aussi, le tour oratoire énergique et violent du tribun exalte. Et je ne me suis pas préoccupé du savant, du penseur, d'une foule d'individus dans le même homme qui ne

CLEMENCEAU

restent pas à la maison quand le « reporter » saute en fiacre et l'accompagnent toujours assez forcément, et heureusement, lorsqu'il va voir défiler les robes rouges ou le condamné à mort surgir de l'aube de la Roquette ! Dans M. Clemenceau reporter, ce ne serait pas suffisant non plus de n'avoir vu que l'un des premiers écrivains de notre époque, le styliste incomparable, de lignée française, de tradition classique. Il faut remarquer le philosophe social, à la compréhension élargie de jour en jour, l'homme nouveau, dépouillant l'ancien député, et le chef de groupe détourné de la politique et tourné vers l'humanité. »

.....
Dans l'*Éclair*, je répétais :

PHYSIONOMIES DE CLEMENCEAU

« Désormais, pas un article ne débutera sur une œuvre de Clemenceau, sans rappeler qu'hier le grand orateur n'écrivait pas, que rien ne faisait soupçonner qu'il écrirait jamais. Si bien que, lorsqu'il précipite les colonnes, accumule les volumes, l'on s'étonne encore, et l'admiration se mêle de doute, quand même, sur ce cas de l'homme, ainsi doué, qui

CLEMENCEAU

attendit l'autre année pour se manifester par la plume, alors que, depuis quinze ans, il possédait un journal, où il n'avait jamais guère imprimé que son nom à la manchette ; de telle sorte que ses rédacteurs pouvaient être sincèrement convaincus que sans eux... ; or, il apparaît maintenant qu'à lui seul il eût fait aisément leur besogne à tous, si le gré lui en était venu, encore qu'avec les Pelletan, les Durranc, les Geffroy, les Millot, les Martel, les Mullem, il comptât des collaborateurs d'élite.

« Cependant, l'ancienne figure persiste, du tribun et de l'homme d'action ; et beaucoup de ceux qui ont en mémoire la physionomie du député d'autrefois, harangueur de Parlements, et tombeur de ministères, ne se font point encore à son aspect récent ; pour eux, la littérature de l'ex-représentant du Var à la Chambre demeure suspecte, comme une occupation de loisirs. C'est que, dans la hâte, l'encombrement de la vie, la poussée des ambitions, la foule ne suit pas volontiers l'évolution des individus, de leurs variations d'être, de penser, d'agir ; on préfère, pour plus de commodité, s'arrêter à des étiquettes définitives, le plus vite possible. On ne se fait pas facilement à ces changements brusques, on exigerait presque

CLEMENCEAU

que les grands hommes ne se défissent plus de la figure reçue dans nos esprits. Ainsi, l'histoire survenant, des documents authentiques ne détruisent pas la légende fausse. Cela bouscule nos habitudes, nos manières de classification, de spécialisation, cela ne s'admet guère que, privé de la tribune, le premier orateur de ce temps en soit devenu d'un trait de plume, c'est le cas de le dire, dès le jour où il s'est penché sur du papier blanc, l'un des premiers écrivains, l'un de ceux qui méritent le plus expressément la qualification d'écrivains français, d'auteur écrivant la langue la plus nette, la plus musclée, la plus racée qui soit !

« Je ne parlerai pas, quoiqu'ils aient occupé quelquefois la curiosité de Paris, des Clemenceau à cheval, au Bois, à l'Opéra, ou se battant, petits instantanés à quoi se passionne le boulevard au déclic de l'actualité ; cela ne servirait de rien, pour qui voudrait dégager des traits plus essentiels et plus révélateurs des divers visages sous lesquels Clemenceau s'est montré à ses contemporains. Mais il n'y a pas que la masse qui se débarrasse difficilement des visions reçues, pour ne pas accepter des clichés plus neufs ; il y a ceux qui ne veulent pas voir ; c'est dans le silence et

CLEMENCEAU

L'obscurité, dans une « quarantaine » de bien des mois que tombèrent les premiers cents d'articles de Clemenceau, à la *Justice*, à la *Dépêche*. Ceux qui lui avaient fermé la bouche avaient bien espéré que son encrier se tarirait à la longue ; leur vœu a été déçu ; la source était abondante, non seulement alimentée de souvenirs politiques, mais d'idées générales, de littérature et d'art, de pensée et de vie vécue, d'humanité et de philosophie : de ce que tant espéraient n'être qu'une mince source et qui serait vite desséchée, a coulé une belle rivière sans cesse élargie, qui menace plutôt de déborder ; il fallut bien se rendre à l'évidence : attribuer à Clemenceau la place qu'il avait prise dans les lettres. Ses ennemis avaient raison de craindre ; vaincu, il leur faisait peur encore. Je me rappelle, au banquet Goncourt, la fureur de certain petit féroce :

« Il était à l'eau... On lui tend la perche...
Il vous assomme avec... »

Notre protectionniste littéraire n'avait pas tort.

C'est, vers le même temps, dans le même *Gil Blas*, que j'écrivais, de Geffroy :

« En parlant de Gustave Geffroy, c'est « l'un

CLEMENCEAU

de nous que je voudrais engager tous ceux de notre métier à glorifier... ».

« Oui, ce qui m'intéresse, en dehors de toutes considérations personnelles, c'est que Gustave Geffroy est tout à fait « l'un de nous », éclos, poussé, épanoui dans le journalisme — un journaliste enfin. La plupart de son œuvre, déjà compacte, presque toute, a été rêvée, pensée, écrite, sur une table de salle de rédaction, pour ainsi dire, au milieu d'une salle publique, immédiatement au-dessus du fracas de la rue et du boulevard, sous le gaz terrible où il faut confectionner des abat-jour de papier, parmi les conversations enchevêtrées de l'actualité, politique, reportage, théâtre, bourse, faits divers ! Même, une portion de ce qui compose le riche bagage littéraire de Gustave Geffroy provient du temps où, secrétaire de rédaction, il ne pouvait écrire que dans les minutes prises à son emploi, tout en réglant la mise en page des articles des autres.

« Et voilà que, dix ans après, sans interruption d'un jour du rude labeur de la chronique quotidienne — célèbre — Gustave Geffroy apparaît l'une des pensées les plus hautes et les plus loyales qui soient, servies par un style abondant, puissant, profond et large, « une

CLEMENCEAU

prose qui charrie des idées dans de la lumière », s'écrie Edmond de Goncourt. Voilà qu'après avoir vécu dix ans dans ce milieu si mal famé du journalisme, voilà qu'après avoir écrit des milliers d'articles, voilà que Gustave Geffroy apparaît l'un de nos maîtres écrivains, du caractère le plus élevé, le plus indépendant, à travers les écrits de qui frémit une sensibilité jamais émoussée, la plus vive intelligence, toujours en éveil, toujours en mouvement, voilà que critique d'art de jugement compréhensif, subtil, hardi et sûr, Gustave Geffroy s'annonce encore avec *le Cœur et l'Esprit*, *l'Enfermé*, *l'Apprentie* et *Pays d'Ouest*, comme un rare conteur, tout à l'heure un romancier pénétrant, tout à la tête de la génération montante...

« Ce fut l'existence de Geffroy, l'existence du Chroniqueur. Je ne l'ai point vu de jour qu'il n'eût « sa chronique à faire » et il y a par lui, comme par beaucoup d'autres, la preuve que ce n'est pas au travail que s'abîme l'intelligence, qu'elle se dégrade et se ruine ; elle ne fait par là que s'affermir ! Poète et philosophe au jour le jour, contraint à réfléchir devant les faits qu'il lui faut élucider, auxquels il doit demander leur signification et leur explication, obligé d'appliquer son esprit au spectacle de

CLEMENCEAU

la vie ou à ses manifestations dans l'art — la poésie, la philosophie du chroniqueur amoureux de sa tâche ne peuvent que s'amplifier, s'enrichir, au kaléidoscope incessant de l'agitation humaine. Et toutes ces pages, nées des événements les plus divers, voici qu'elles se tiennent d'une unité surprenante — nous livrant une âme sans cesse en contact immédiat avec l'univers !

« Aujourd'hui, Gustave Geffroy arrive à la grande notoriété lui-même, après avoir aidé si fort à celle de tant d'autres. Il y arrive, acclamé de ses amis, salué de ceux-mêmes dont il combattait le plus violemment les idées, les tendances, les intérêts.

« C'est que, dans l'emportement même de la bataille, dans l'article le plus hâtif qui s'en va feuillet par feuillet, l'encre encore humide, à l'imprimerie, il ne dépouilla jamais sa bonté native, et que, chez lui, l'intransigeance n'exclut jamais l'indulgence... C'est qu'enfin il fleurit en lui les fleurs plus délicates de la conscience, et que jamais ne s'obnubilent chez lui la lucidité et la rectitude de jugement qui lui valaient un jour cette phrase divinatoire de Barbey d'Aurevilly, dans l'un de ses opulents, somptueux et fulgurants envois :

CLEMENCEAU

« A Monsieur Gustave Geffroy, le Juste de la « Justice ».

On pourrait supposer que j'ai collectionné mes articles ? Non, mais j'ai gardé ceux-ci, qui me rappellent une minute chère — et glorieuse, oui...

Un dimanche, on m'annonce :

— Clemenceau.

— Entre...

Je croyais qu'il s'agissait de Paul, d'Albert, mes amis réguliers.

C'était Clemenceau, le vrai, le grand, qui avait monté les cinq étages de notre appartement de l'avenue Bugeaud. Il voulait me remercier. Il le fit avec émotion — comme s'il avait été le jeune, — les rôles renversés, comme si j'avais été lui...

J'étais embarrassé, comme je l'ai toujours été devant lui. Obscurément, peut-être, instinctivement l'ai-je toujours situé en marge et au-dessus de tous, comme il s'est élevé à l'heure sublime.

Aussi, j'avais écrit à la *Revue Socialiste*, sur la *Mêlée sociale*. Je l'avais bien oublié, quand, tout à l'heure, je retrouve cette lettre, glissée dans le volume.

CLEMENCEAU

LA JUSTICE

Journal quotidien

24, rue Chauchat, 24.

PARIS

—
Rédaction

—o—

Paris, le 10 mai 1895,

Mon cher ami,

J'ai hâte de vous remercier et de vous dire combien je suis touché du bon témoignage d'amitié. Ce qui me fait plaisir aussi, c'est que vous avez pénétré très profondément en moi et justement apprécié choses et gens du passé.

Enfin, j'ai une vive joie à m'entendre dire que je suis optimiste, quand la plupart des critiques m'ont cloué pessimiste faute de m'avoir compris.

De toutes ces choses, et surtout de vos sentiments affectueux, encore une fois, merci, mon cher ami.

Je baise respectueusement le bout des doigts de mon aimable nièce.

A vous bien cordialement,

G. CLEMENCEAU.

Cet article de la *Revue Socialiste*, dont me

CLEMENCEAU

remerciait Clemenceau, la curiosité m'a pris de le relire. Je n'en tenais aucun souvenir. La *Revue Socialiste*, de Benoît Malon, de Léo Rouanet, subventionnée par le papa Simon. Une revue socialiste qui payait ! — où je suivis quelque temps le *Mouvement Littéraire* — qui payait, modestement, mais avec une régularité peu pratiquée dans de plus grands journaux, en chèques qu'on allait toucher, dans le riche magasin de velours et soieries du brave commerçant fidèle à son idéal de jeunesse humanitaire :

« Ce sont des conclusions de ferme optimiste qui montent de la *Mêlée Socialiste*, le livre par quoi M. Georges Clemenceau, l'ancien député, chef de l'extrême gauche, le premier, le plus personnel orateur de ces vingt années passées s'affirme un solide penseur, un haut esprit de prime-saut et de savoir, devient un polémiste à la plume d'aussi redoutable qualité qu'il était de la parole, marque sa place dans le monde des lettres comme il l'avait fait à la tribune de la Chambre, se révèle un rare et sûr écrivain, un maître de notre langue, de telle sorte qu'il faut se féliciter qu'un échec politique dans le Var, une exclusion momen-

CLEMENCEAU

tanée, ou définitive, du Parlement ait contraint à une nouvelle destinée, où, au pouvoir, elle ne se serait pas engagée, sans doute, cette activité brillante et forte dans la littérature comme elle le fut au Palais-Bourbon, cette libre et vive intelligence de si fière trempe qui risquait plutôt de s'éteindre dans la médiocrité des couloirs, qui s'est comme retournée dans la bataille au jour le jour des faits et des idées... ce sont des conclusions optimistes qui sortent du livre de M. Clemenceau, de ce livre de philosophie sociale se dégageant de la barbarie des faits, de la barbarie des idées, où nous sommes encore...

« Et d'abord ce n'est pas un indice mince ni banal de la valeur d'un homme, qui joua le rôle de Clemenceau, que la résignation hautaine aux événements dont il nous procure l'exemple, à laquelle ne nous ont pas habitués les favoris de la fortune tombés du pouvoir, ni Bismarck, ni Gambetta, ni Ferry, pour ne citer que les vaincus récents, c'est d'une certaine grandeur, la foi en son temps, la confiance en l'avenir, le conseil absolu de vouloir et d'agir de M. Clemenceau qui ne croit pas que tout dans l'ordre et la marche de l'univers soit irréparablement compromis par la défaite d'un

CLEMENCEAU

homme, fût-il député, cinq centième de Gouvernement, comme sont assez près de penser la presque unanimité des ministres et des détenteurs d'autorité que les circonstances, justes ou non, l'intrigue ou le mérite, haussèrent aux emplois d'où la suite les précipita ; pour ceux-ci, dans un sens, c'est la fin du monde après eux ; ils restent fixés dans leurs conceptions, étroitement confinés dans leurs formules ; la vie continue d'être, et ils cessent de regarder ; ils se jugeaient définitifs dans le relatif éternel de tout ; au milieu de tant de basses vanités, de personnages inférieurs à leur situation, la sagesse de M. Clemenceau est remarquable et d'une leçon précieuse ; à lui, la vision des choses s'est élargie, ou, du moins, manifestée plus large par la plume indépendante dans un journal à soi, qu'elle ne l'avait fait, ne pouvait le faire, peut-être, par les discours, avec toutes les considérations pratiques, les nécessités du moment, la tactique d'un parti, à l'Assemblée ; au contraire de tant d'autres, c'est dans la malchance que la personnalité de M. Clemenceau a gagné tout son développement ; l'adversité lui a souri ; en quinze ans de politique, le directeur de la *Justice* n'y avait guère inséré que quelques lignes, de brefs démentis, deve-

CLEMENCEAU

nus sa spécialité, de temps à autre. Cependant, il avait en lui tout ce qu'il écrit à présent ; la logique voulait que, possédant un journal, il écrivît. Eh bien, pas du tout ; voilà en quoi M. Clemenceau pousse le paradoxe vraiment loin, écrivain, de ne pas écrire avant presque la cinquantaine, comme s'il eût obéi au conseil de Renan, n'admettant pas que l'on écrive avant cet âge ; quoi qu'il en soit, il fallut le hasard de l'échec du Var, et les trois jours de loisir qui suivirent pour décider M. Clemenceau à faire ce que la logique lui commandait depuis quinze ans : maître d'un journal, d'y faire des articles ; à présent, M. Clemenceau se rattrape ; ce n'est pas une chronique par jour qu'il signe, il met les chroniques doubles, presque, en donnant deux ou trois fois par semaine, à la *Dépêche de Toulouse*, des pages de la même beauté que celles de la *Justice*.

« C'est d'articles de campagnes menées à la *Justice* qu'est composé le recueil de la *Mêlée Sociale*, dont je notais les conclusions optimistes : je n'ai pas perdu de vue mon point de départ, à travers les considérations incidentes, optimisme d'autant plus remarquable qu'il est celui d'un homme maltraité par les événements, ayant reçu des coups durs, tra-

CLEMENCEAU

vesti quelque peu en « ennemi du peuple ». Or, M. Clemenceau ne jette pas l'anathème à ses adversaires ni à la vie ; optimisme remarquable encore en ce qu'il provient d'un très libre penseur, d'un athée, à qui la philosophie et la science suffisent, qui trouve là le bonheur sans éprouver le besoin de le chercher dans les religions ; optimisme non banal, en ce qu'il sort, se dégage de toutes les tristesses de notre humanité, toujours hantée de méchanceté, de haine, de sauvagerie, d'injustice, de notre lamentable planète comme inachevée, d'une boue fumante encore, de ténèbres asphyxiantes.

« Oui, notre temps, pour l'heure, est obscurci de lourds brouillards, et rares sont les éclairs, les lueurs par où se diriger, et il est à comprendre que les consciences démontées vacillent ; mais qu'elles écoutent les voix de réconfort au lieu de s'abîmer dans la peur, qu'elles hâtent l'avenir en marchant vers lui non en reculant au fond le plus sombre du passé. »

.....

Il y a trente-cinq ans de cela... J'avais peur de me relire... Qu'avais-je bien pu dire, et le merci de Clemenceau n'était-il pas dicté un

CLEMENCEAU

peu par les circonstances nouvelles de nos relations de famille... Eh bien ! non, il avait raison de me remercier : l'article n'était pas si mal — et il y avait fallu quelque courage ou quelque indépendance, au temps où sévissait contre lui le complot tenace de se taire. Déjà, plus d'un, le voyant redressé, après l'avoir cru terrassé à jamais, pouvait craindre la riposte différée. Le remords de s'être acharné bassement sur un adversaire capable d'un tel rétablissement pouvait hanter d'autres esprits, capables de loyale réflexion. Mais tous se taisaient, feignaient d'ignorer. Sans doute, je n'avais pu penser à cet avenir où l'unanimité de l'opinion, par tout l'univers, porterait Clemenceau aux cimes de l'histoire et de la gloire, pour l'immortalité...

Tout de même, je le situais assez noblement, pour m'octroyer aujourd'hui le mérite d'un jugement où je n'ai rien à regretter. La joie bien interdite à Charles Maurras, à Maurice Barrès, à Charles Maurras qui désignait Clemenceau comme le traître-né, la veille même de son avènement, qui devait être la catastrophe suprême, à la présidence du Conseil. A Maurice Barrès, dont la mémoire portera toujours le boulet de son chapitre féroce de *Leurs*

CLEMENCEAU

figures... Je sais bien qu'avec Maurras qui a répliqué à tout, j'ai toutes chances d'avoir tort, et il est certain d'avance que ce sera lui qui aura eu raison de s'être trompé. Pour Barrès, il a répondu d'avance, en s'inclinant peu à peu. D'ailleurs, jamais, il n'eut les étonnantes certitudes dialectiques de Charles Maurras. De toujours, derrière les apparences raidies d'homme qui voulait être un maître et un chef, il porta le plus incessant effort à soulever l'âme la plus inquiète et la plus troublée. Le contraire d'un homme d'État, d'un homme d'action, d'un homme de foi, — en quête d'une discipline, comme l'avoue sa sincérité dans ses laborieux cahiers. *Leurs figures ?* Et quelle est la sienne, devant un Clemenceau ? Littérature et littérature. Oui, oui, un morceau de maîtrise, des pages d'anthologie. Mais, ô psychologue, quelle méconnaissance de la force, dont il faisait, si je peux dire, l'autopsie prématurée. Et je suis bien sûr qu'il en a souffert, de sa faute brûlante, dans le désarroi de ces années de guerre, où le destin l'avait projeté, lui aussi, et où il savait mettre mais ne pouvait mettre que des phrases, des phrases et des phrases, sans l'accent de l'homme égal tout au moins aux événements. Il vivait, accablé, sous la res-

CLEMENCEAU

ponsabilité du conducteur de foules, qui ne sait lui-même où aller. Je le rencontrai au printemps de 1915, vers la porte Maillot. Nous entrâmes dans le Bois, désert. Il fut affectueux, pour me parler de la mort de mon fils. Il était loin de notre Barrès négateur du Quartier Latin, du dilettante des *Taches d'encre*, de l'ambitieux méprisant qui, du symbolisme au boulangisme, avait si bien pénétré le vide des petites chapelles littéraires et la médiocrité des coteries politiques — qu'il avait pu prétendre à un prestige facile et négligent, sur la jeunesse enivrée de ses musiques verbales. Il ne me cacha pas son irrésolution, sa fatigue, sa défiance de tous les pouvoirs — civils ou militaires — qui avaient prédit la guerre courte, quelques semaines.

Je lui contai l'anecdote. A la halte du tramway pour la Malmaison, il y avait une guinguette, le « Pavillon de Joséphine », où, téléphone coupé, tout Rueil déserté, c'était le lieu d'information, avec le patron, qui allait à Paris, en rapportait les nouvelles :

— Madame Joffre est ici... Un officier vient tous les jours. Elle s'occupe d'organiser la péniche... qui doit être prête pour septembre... où, avec le général, *après la guerre*, ils doi-

CLEMENCEAU

vent partir, pour la Seine et l'Oise, pour Compiègne.

Chaque jour, j'allais voir la péniche, que l'on tendait de cretonne, que l'on aménageait.

(Elle est restée là jusqu'en 1919 — je crois — où le Club des Cent l'a achetée, pour y faire un restaurant — au pont de la Concorde).

Nous étions d'accord sur l'impuissance du Parlement et des États-Majors.

— Mais qui mettre à la place ? Mais qui ? faisait Barrès...

Il redoutait la révolution, l'*arrière démocratisé* par les attaques de *l'Homme libre*.

Il n'eût pas fallu lui parler de la dictature de Clemenceau. Et je n'y pensais pas non plus. Il n'y aurait eu que Geffroy pour y croire...

Je reviens à mon article. Certes, littérairement, il ne vaut pas une page de *Leurs figures* : mais je peux le republier — avec quelque orgueil d'un acte sain, accompli à un moment critique, où je n'avais à en recueillir que de l'ennui — et à être rangé du côté du vaincu

CLEMENCEAU

indésirable. Je ne vois pas bien Barrès, signant le bon à tirer d'une nouvelle édition à jeter sur la tombe de l'Homme qui a gagné la grande guerre.

Comme quoi, ceux de son entourage ancien, nous n'avions jamais douté de son cran, l'ayant toujours connu invulnérable aux traits de l'adversité, et mithridaté contre les poisons de l'esprit.



GUSTAVE GEFFROY, SES DÉBUTS
eau-forte de Renouardt.

CHAPITRE VII

Il y avait Geffroy... — De la *Justice* et de la *Dépêche de Toulouse* à l'*Écho de Paris*, au *Journal*, au *Matin*, à l'*Illustration*. — Clemenceau chez Alphonse Daudet, chez Edmond de Goncourt. — Au banquet Goncourt. — De l'*Aurore* et de l' « *Affaire* » au « *Bloc* ». — L'Homme seul. — La revanche de Draguignan. — Clemenceau, président du Conseil. — Comment il recevait les députés. — La gale, comme Napoléon...

Ce n'est pas mon souffle, qui ne portait guère, qui pouvait pousser la barque littéraire de Clemenceau vers le large.

Mais il y avait Geffroy, qui lui aplanissait la route, vers le grand public, par des traités au *Journal*, à l'*Écho de Paris*, au *Matin*. On le prenait un peu comme une curiosité — ce monstrueux Clemenceau, dont la voix, hier, ébranlait le Parlement, qui maintenant muserde au trantran de l'actualité, avec les astro-

CLEMENCEAU

nomes qui épient les signes lumineux de Mars, — à travers champs, contant des histoires de chasse, à Paris, — dans la misère des faubourgs, — aux haltes des musées, du théâtre au café-concert, — « pour achever de connaître toutes les manifestations d'art de mon pays ». On devine que le *Coucher de la Parisienne* et tous ses déshabillés ne le jetaient pas dans des transports d'admiration. Il se trouvait rarement d'accord avec le « gros public » de la « grande presse », — et il ne tenait guère compte des contrats de publicité par quoi il faut ménager les « managers » des attractions galantes. Le chroniqueur moraliste, à la première remarque, brisait net. Il était venu trop tard dans le métier. Aussi, ne s'immobilisait-il pas dans les quotidiens où l'on avait pu se figurer qu'un pareil lutteur pouvait désarmer. Au détour d'un alinéa, la société, la religion, les idées courantes étaient dépecées d'une logique implacable, avec quelle verve drue, ramassée et brûlante. Le fauve de la tribune ne pouvait s'appriivoiser à toutes ménageries. Il lui fallait sa liberté, toujours, comme à la *Justice* et à la *Dépêche de Toulouse* qui s'honora de l'aider à vivre, aux lendemains précaires de Draguignan.

CLEMENCEAU

Il y avait Geffroy — qui le poussa au roman, au théâtre : *Les plus forts*, qui parut à l'*Illustration*...

Il y avait Geffroy qui l'introduisit chez Goncourt, chez Daudet, aux vendredis de chez Drouant, où il retrouvait les visiteurs de l'ancienne *Justice*, Monet, Rodin, Carrière, Bonnetain, Joyant, Toulouse-Lautrec, Pol Neveux, l'architecte Binet, Coquelin Cadet, Henry Céard, Descaves, J.-H. Rosny aîné...

Malgré tout, de l'abîme où il avait été précipité, il ne remontait pas au grand jour. Aux dîners, chez Alphonse Daudet, on ne pouvait tout de même l'inviter avec le Barrès de *Leurs Figures*.

Il y avait Geffroy, qui le fit se lever au banquet offert à Edmond de Goncourt, pour fêter sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Depuis des années, il n'avait pris la parole en public, et c'était une entreprise hasardeuse, devant cet auditoire qui le guettait. Comme à la Chambre, on aurait pu noter :

— *Mouvements divers*.

Certainement il eût préféré quelque assem-

CLEMENCEAU

blée déchaînée, où faire siffler sa cravache, à cette centaine de gens, soudain glacés dans une attention dénuée de bienveillance : *il n'en était pas...*

Il lut, il parla, d'abord avec gêne. Ce fut une noble conférence académique, trop travaillée. Nous applaudissions, par amitié, sentant bien qu'il ne désarmait pas l'ignorance et la prévention du plus grand nombre.

Le succès fut pour Poincaré, ministre, mieux préparé et rompu à ces réunions littéraires semi-officielles.

Tout de même, c'était une *rentrée*, dont Rodin écrivait à Geffroy :

Le discours du ministre était joliment bien dit. Mais... de Clemenceau, ce Mané Thécél Pharès paraissait effrayer, toutes les têtes étaient pareillement tournées vers lui, tous laissaient tomber les mots jusqu'au bout, tous opprimés par l'attention, oubliaient d'applaudir...

C'était beau. J'ai un inoubliable (bas-relief) homme dans le souvenir.

Je ne devais revoir Clemenceau qu'à quel-

CLEMENCEAU

que temps de là pour lui annoncer mon mariage — avec une amie de ses filles. La situation s'était éclaircie. Il était d'aplomb dans son métier d'écrivain. Sa prose s'allégeait, se diversifiait. Il n'était plus un novice dans la partie. Il allait moins à l'Opéra et plus au Théâtre Libre, à l'OEuvre, il semblait détaché de la politique, tout aux lettres : *Fais ce que tu fais*.

Il nous reçut tout de suite :

— Vous vous mariez ? Quelle drôle d'idée... Il est vrai que j'en ai bien fait autant à votre âge !... Non, vous ne me dérangez pas... Je finissais mon article... Tu sauras, ma petite nièce, mais oui, j'ai décidé d'être ton oncle, ce que c'est qu'un homme qui fait son article... Enjolras t'apprendra... Alors, vous allez voyager... Je vois ça d'ici. Saint-Jean-de-Luz et l'Espagne... C'est l'itinéraire de la famille... Vous voulez ma bénédiction... Mes enfants, je vous la donne... Laissez-moi vous embrasser.

Des années encore — où il voyageait et nous aussi — jusqu'à l'affaire Dreyfus, qui se déclencha quand il venait de fermer la *Justice*, pour entrer à l'*Aurore*, d'où son étoile devait le ramener au Parlement, combien grandi — l'esprit enrichi, ses forces unifiées, centuplées.

CLEMENCEAU

Il avait été seulement orateur, et sa voix tue, exclusivement homme de lettres. La dualité s'était fondue, à la longue. On le verra à l'Affaire Dreyfus, où, dans la polémique écrite, dépouillée de tous accessoires littéraires, sa phrase *parlera* directement, comme si l'article avait été prononcé, et plus encore, à l'*Homme Libre*, où, comme on n'avait pas fait depuis la *Patrie en danger* de Blanqui, seul contre tous, au-dessus de tous, il dénoncera les périls du défaitisme, les erreurs tactiques, exaltera les âmes, — on croirait de la voix et du geste, — avec ses lignes imprimées. Désormais qu'il écrive ou qu'il parle, c'est tout un ; c'est à soixante-quinze ans, le Clemenceau complet, tout battant neuf...

Quelle étape, encore, avec l'*Affaire*. Mieux que le talent qu'il y dépensa, la loyauté, et la lucidité d'esprit critique qu'il y prouva, à soixante ans, où il aurait pu préférer le repos, où il se rejetait dans la lutte, voué une fois de plus à l'impopularité. Pourtant, d'abord, son patriotisme l'avait dressé contre Dreyfus. Il se rangeait à la légalité du jugement, ne pouvait accepter la forfaiture abradacabrante de tous

CLEMENCEAU

ces juges militaires. Certes, moi non plus, je ne pensai pas à « l'erreur judiciaire » et j'acceptai bien le jugement du Conseil de guerre... mais avec quelque gêne... je ne sais quel malaise... Toujours est-il, qu'au lendemain de l'odieuse « parade », j'écrivais dans le *Gil Blas* (9 janvier 1893) — et ce n'était pas facile, dans ce journal plutôt léger, contre le sentiment universel... de là, l'enveloppe de précautions oratoires :

CRIME ET CHATIMENT

« Des professeurs laborieux ont tenté, durant mes quelques années d'Ecole de droit, de m'enseigner que notre siècle, après toutes les révolutions politiques et philosophiques des temps, était parvenu à son apogée en matière de justice.

« La balance, désormais, ne pouvait se dérégler.

« Tandis que les commerçants, à dates périodiques, sont contraints à soumettre leurs poids et mesures aux vérifications d'inspecteurs spéciaux, qui constatent que l'usage ne les a pas faussés ou bien qu'il faut les réparer, les

CLEMENCEAU

rectifier, les magistrats et leur symbolique instrument d'appréciation ne peuvent être tenus en suspicion de la sorte.

« C'est à jamais que l'échelle des peines correspondait à l'échelle des crimes. Du moins, nos maîtres nous les proposaient comme dressées irréfutablement. Dans leurs cours et dans leurs livres, il éclatait leur pensée que l'on avait atteint l'idéal en fait de droit pénal. La plupart nous instruisaient de ces choses comme de mathématiques, comme d'une science. La prison, les amendes, se mélangeaient, se combinaient en proportions précises, comme pour des expériences de physique et de chimie. Tant de réclusion, ou tant de travaux forcés, ou tant de surveillance de la haute police devaient amener tel amendement dans l'état moral du condamné.

« La cellule dans tel cas, la relégation dans tel autre ne supportaient pas de contre-indication. Nos légistes enfin, avaient découvert les microbes du viol, de l'escroquerie, du meurtre : dorénavant, on connaissait l'hygiène pour prévenir, le remède pour guérir...

« Hélas ! devant la belle assurance des juriconsultes qui croient avoir instauré le règne suprême de la justice parce qu'ils firent modi-

CLEMENCEAU

fier quelque chapitre du code ou adopter quelque article additionnel, nous ne pouvions nous empêcher de nous souvenir que les juges de toutes les époques avaient cru aussi être en possession de l'absolue justice, alors qu'ils n'étaient encore qu'à la loi du talion, aux systèmes rudimentaires des barbaries des premiers âges du monde.

« Pauvres chers professeurs, d'une sincérité si touchante, qui pensaient, sans doute, nous inculquer des notions de droit éternel lorsqu'ils nous avaient appris par cœur quelques numéros du sombre livre où tel attentat contre les choses ou les personnes est frappé de telle ou telle manière ! Déjà, ces méthodes de cataloguer et de réprimer les mauvaises actions m'apparaissaient tout à fait embryonnaires et construites sur l'arbitraire. Cette opinion de prime abord sur la théorie seule n'a pas manqué de se renforcer avec la pratique, où j'ai pu constater que la Balance, comme les boussoles qui perdent le nord par la tempête, n'était pas insensible aux coups de pouce des marchands d'arrêts en certaines occasions.

« Enfin, à chaque instant, des disproportions entre le crime et le châtement n'apparaissent-elles inexplicables ? Le cas du simple soldat

CLEMENCEAU

encourant la peine de mort pour un mot grossier à un supérieur — le cas d'un officier traître, qui ne risque que la dégradation et la déportation !

« Mais ce n'est point le précaire et le relatif de la justice formulée par les codes que je songeais à envisager.

« Au récit de ce matin tragique de la parade de dégradation du capitaine Dreyfus, d'autres idées me venaient.

« Ce spectacle, qui attira nombre de confrères avides de sensations violentes et où se ruait la foule, je n'y assistai pas. Il faudrait des motifs tout à fait particuliers pour me conduire à de ces représentations-là.

« Le goût des émotions rares ne me semble pas justifier la présence de ceux qui s'empressent à ces scènes d'horreur. Que la foule, à l'âme fauve, aux instincts de bête encore, aille humer le sang et la honte autour des échafauds, je me l'explique. Mais la cruauté des écrivains, des artistes dont la passion politique, religieuse ou sociale ne désarme pas devant la mort, l'effondrement du misérable, cela, je n'y comprends rien.

« Pour moi, ce n'est pas une raison de sensibilité seulement qui motive mon abstention.

CLEMENCEAU

Mes raisons sont d'ordre moral plus haut. Tolstoï revenait écoeuré d'une exécution capitale où il était allé, se jugeant le complice de la société qui décrète la mort. A un autre point de vue, on peut se juger sévèrement. La loi a fixé les limites de la peine, qui ne comporte pas la curiosité, les mépris, les huées de la foule. Assister au supplice pour jouir des affres du supplicié, se bousculer à son passage, tendre des lorgnettes vers lui, proférer des cris et des outrages sur son chemin, c'est aggraver la peine, dépasser la justice ! De cela, quant à moi, je ne veux pas me rendre coupable ! Voilà mon scrupule. J'y gagnerai de ne pas risquer de me créer de remords pour plus tard.

Qu'il est dangereux de se laisser emporter par la passion ! Ont-ils bien suffisamment réfléchi, mon ami Léon Daudet dans le *Figaro* ; Barrès, dans sa *Réflexion* de la *Cocarde* sur la *Parade de Judas*, qui ont écrit sur la minute même de leurs sensations lorsqu'ils ont dépeint la figure du traître comme étant manifestement celle d'un traître : basse, abjecte, etc. ? On l'injurie d'avoir marché d'un pas ferme tout le long de cette abominable promenade ; on l'eût injurié de même si son pas eût hésité ! Je me défie de ces instantanés, malgré tout le talent

CLEMENCEAU

et la sincérité des auteurs. J'ai toujours vu sur les bancs des cours d'assises ou de conseils de guerre les accusés avec des traits peu sympathiques. Les interrogatoires, le secret, la détention ne sont pas pour arranger le visage du plus innocent, pour donner de l'avantage au physique, et je ne vois pas le plus brillant de nos officiers affronter d'une physionomie plaisante le carré de soldats devant lesquels on amenait le capitaine Dreyfus.

« J'ai dit la raison de raison qui, pour moi, m'empêchait de me régaler des spasmes d'agonie de corps ou d'âme du plus coupable des hommes. D'autre part, à la lecture de tant d'articles secs et implacables de ceux qui s'étaient rendus à cette effroyable parade, j'ai senti qu'il m'aurait été impossible de ne pas m'élever contre certains voisins qui répondaient par des vociférations de mort aux protestations d'innocence du condamné, tout seul contre la foule. J'ai vu un jour Barrès secoué, à bout de nerfs, pleurant presque pour un chien que l'on opérât, que l'on guérissait, et il a écrit là-dessus un des plus jolis morceaux de *l'Ennemi des lois*. Il n'a rapporté de la parade de Dreyfus qu'une vision sèche, entachée d'esprit de parti. Cependant le cas d'une souffrance

CLEMENCEAU

d'homme, même coupable, n'est-il pas pour nous toucher autant que l'angoisse d'un chien, même innocent ? Ne convient-il pas d'admettre avec Montaigne que « la passion ébranle la « sincérité des jugements », et que, pour être juste, « il ne faut avoir ni faim ni soif de châ-
« timents » ? La figure du capitaine Dreyfus pouvait n'être pas belle. Je doute qu'après les mêmes semaines qu'il a dû passer leurs figures, à tous ceux qui dévisageaient celle-là, eussent été bien gracieuses, par ce matin de samedi.

« Mais il n'y avait pas que des écrivains de marque en quête d'une page d'histoire, tâchant de surprendre le fond d'une âme, le mystère d'une vie dans les plis des lèvres ou le jeu des regards du patient.

Il y avait la tourbe justicière, d'où éclataient les imprécations en réponse aux protestations de l'homme. Eux tous pourtant, qu'est-ce qu'ils savaient de lui ? Que ses juges l'ont jugé coupable. Mais ce n'est pas de ce crime, dont l'on ignore les détails, qu'il a été invectivé. Des indignations n'ont pu se contenir, ai-je lu : « Sale Juif ! » a-t-on crié sur son trajet. Sale Juif ! Qu'est-ce que cela vient faire avec la mobilisation livrée ? Quelles notions confuses de la justice ! La patrie est-elle en cause ou les

CLEMENCEAU

croyances religieuses ? Va-t-il falloir croire, avec Pascal, que « comme la mode fait l'agrément, elle fait aussi la justice », la mode de l'antisémitisme ? Ces chrétiens sans pardon, ces chrétiens justiciers, faudra-t-il leur rappeler les pardons du Christ, de qui ils se réclament !

« Je n'ai pas l'intention de heurter l'opinion courante sur le traître. J'ai voulu rechercher simplement si le coupable, si coupable soit-il, n'avait pas de droit à ce que sa peine restât dans les limites de la loi. Il avait droit au silence, et les huées de la foule sont de trop. Dans le tas de la presse française et étrangère, est-ce s'aventurer beaucoup que de songer à quelques-uns des plus ardents à flétrir le traître et dont le rôle de renseigneurs cosmopolites ne manque pas d'être équivoque ? Dans le tas de la foule qui hurlait des cris de mort, je doute qu'il n'y eût que d'intègres citoyens, aussi.

« A chaque forfait sa peine. Soit. Mais rien de plus. Ce n'est pas de la pitié russe, comme pouvait faire imaginer le titre de cette chronique, mais de l'équité. Où il y a crime, qu'il y ait châtement, mais pas torture. Je ne suis pas partisan des huis-clos. Mais il faudrait empêcher les sauvages de se mêler à l'appareil de la justice.

CLEMENCEAU

« Il y a quelques années, j'étais au procès de Pranzini, dans la tribune de la presse, tout contre le banc de l'accusé. A la minute où il fut introduit pour lui faire connaître le verdict, alors que, blanc, les yeux effarés de deux regards qui fouillaient la salle pour y lire la sentence, à cette minute suprême où ils vont savoir, qui fait les accusés hagards, le masque tendu, le cœur sans battement, un de mes voisins, d'une voix de fausset, à l'oreille même de l'assassin, jeta... « Ah ! ah ! on va lui couper la tête ! » Il dit un autre mot, faisant allusion aux incidents scabreux du procès. Je ne sais si l'assassin comprit : déjà on lui lisait la sentence, et ses traits blémisaient. Mais j'étais plus pâle que lui, certainement, les nerfs crispés, plein d'épouvante que, se substituant à la justice, volant à cet homme sa dernière minute, un assistant, sinistre farceur, eût pu commettre une telle phrase et devancer le temps de la loi...

« C'est un peu la même impression de dégoût et d'horreur dont j'ai été saisi à la lecture des gestes, des cris et des crachats de la foule de l'autre matin — la foule au silence de laquelle, au moment de l'expiation, le plus criminel a droit. »

CLEMENCEAU

Maurice Barrès, dans sa *Cocarde*, je crois, me répondait, avec quelque difficulté :

— Ajalbert..., dans un article d'une jolie qualité sentimentale...

N'est-ce pas, lui, était un penseur, un psychologue, un grand politique, et patriote, — tout cela sous-entendu.

Oui, — un admirable écrivain, qui se foutait de tout, — de la figure de Dreyfus, à celle de Clemenceau.

Donc, Clemenceau avait fait confiance au jugement.

De quel bond, il sauta dans le camp adverse, quand avec Scheurer-Kestner, avec Bernard Lazare, il se fut convaincu de l'erreur. La suite est connue, et que la calomnie s'essaya à reprendre :

— On ne pouvait être dreyfusard, sans *toucher* !

Mais l'opinion publique ne consentait pas à admettre que les milliers et milliers d'intellectuels les plus représentatifs du génie et de l'honneur français fussent à acheter !

Je n'allai guère à l'*Aurore*, tout occupé aux *Droits de l'Homme*, dont il ne goûtait pas les violences, la bataille de francs-tireurs, en désac-

CLEMENCEAU

cord parfois avec ses plans. Il constituait un État-Major, dont nous méconnaissions l'autorité, et notre dissidence l'agaçait d'autant plus que le tirage des *Droits de l'Homme* d'abord, dépassa celui de l'*Aurore*, que des tiraillements intérieurs¹ lui firent quitter fin 1899, cherchant quelque combinaison où il fût *seul*. La finance juive allait-elle le commanditer, comme antisémite (il ne l'était pas) et dreyfusard ? Il en fut réduit à éditer le *Bloc* hebdomadaire en 1901, qui s'effrita en une douzaine de mois. Il était, une fois de plus, à la dérive, « l'homme le plus seul », comme l'a noté Geffroy. On ne voyait que l'homme public à la parade, ne laissant rien paraître des coups qui le frappaient, aux pires heures :

1. A lire : l'article d'Urbain Gohier, de la *Nouvelle Aurore* (10 mai 1930), qui commence ainsi :

« Ces vieilles histoires n'intéressent pas les jeunes générations, pour qui le *Monde* a commencé en 1914, ou même en 1918.

« Elles intéressent encore les hommes de mon temps, qui se sont passionnés pour un grand drame et qui n'en ont pas connu tous les épisodes : ce qui les a quelquefois empêchés de comprendre le reste.

« Les petits charognards du type Suarez, qui ont cherché « le filon » dans les vieux papiers et dans les vieux bidets de Clemenceau, devraient se reporter, pour ce qui concerne l'*Aurore* et l'affaire Dreyfus, au livre d'Ernest Vaughan, *Souvenirs sans regrets*. »

CLEMENCEAU

« Il était alors l'homme seul. Il avait perdu sa mère, après son père, il avait dû se séparer de sa femme, ses trois enfants étaient mariés, presque tous ses anciens amis étaient morts, ses plus jeunes amis suivaient leur chemin, et il se retrouvait à soixante, comme autrefois, aussi ardent, aussi déterminé qu'au Quartier latin de sa jeunesse, qu'au temps des petits journaux, pareils au *Bloc*, où il exposait ses opinions premières, qui sont restées avec l'acquêt des années, comme fonds immuable de son esprit et de son caractère. »

C'est alors que deux sénateurs du Var, dont M. Méric, père de Victor et d'Aimé Méric, lui offrirent la troisième place vacante, vainquirent ses hésitations, lui assurèrent sa revanche triomphante en ce Draguignan, d'où il était parti si lugubrement en 1893, et, après neuf ans de silence, il remontait à la tribune du Sénat... En 1906, ministre de l'Intérieur, puis Président du Conseil, je ne l'avais pas revu depuis 1900 — où j'avais le plus souvent voyagé et séjourné en Extrême-Orient. Clemenceau, certainement n'arrivait pas à me *situer*. Après des années de retraite dans le mariage, il me voyait dans l'offensive furieuse de l'Affaire, et

CLEMENCEAU

c'est dans « mon hôtel » de la rue de la Faisanderie, qu'il venait me voir au lendemain d'un duel bruyant. Nous nous étions rencontrés à un passage à Paris, entre deux traversées d'Indochine.

— Colonial...

Mais nous ne parlions que du Japon.

Je lui avais demandé audience... pour lui présenter les députés du Cantal ! M. Sauvageot, le secrétaire général, se démenait, pour un avancement. Mon ami, M. Rigal, longtemps député d'Aurillac, qui redoutait comme tant d'autres, d'approcher le terrible homme, m'avait demandé de me joindre à la délégation...

Je retrouvais Clemenceau tel qu'à la *Justice* :

— Alors, voici les descendants de Vercingétorix avec le conservateur de Napoléon... Vous n'avez pas amené Frédéric Masson, c'est un tort... Nous aurions parlé de la gale... Comment son grand homme a-t-il pu garder ça toute sa vie. — Mais, je l'ai eue... Soyez tranquille, je ne l'ai plus... J'espère bien l'avoir passée à quelque Anglais... Un matin, je me gratte. J'appelle « le docteur Clemenceau »... C'est-à-dire moi. Je ne vous conseillerai pas de vous faire soigner par lui... Il n'a pas été foutu

CLEMENCEAU

de découvrir ce que c'était... Ça me démangeait ! Je consulte :

— C'est la gale... Vivement à Saint-Louis ! L'affaire d'une bonne frottée et d'un bain... Ne remettez pas le même linge.

J'y cours... On me badigeonne d'onguent... On me brosse à saigner... On me baigne... On m'enveloppe de couvertures, et je me fais conduire dans un hôtel *Aôh-yes*, où je passe la nuit. Un bain avec je ne sais plus quelle poudre, et je m'habille de frais... J'ai abandonné ma valise... Et voilà.

Mes compagnons du Massif Central ne bronchaient pas, ahuris.

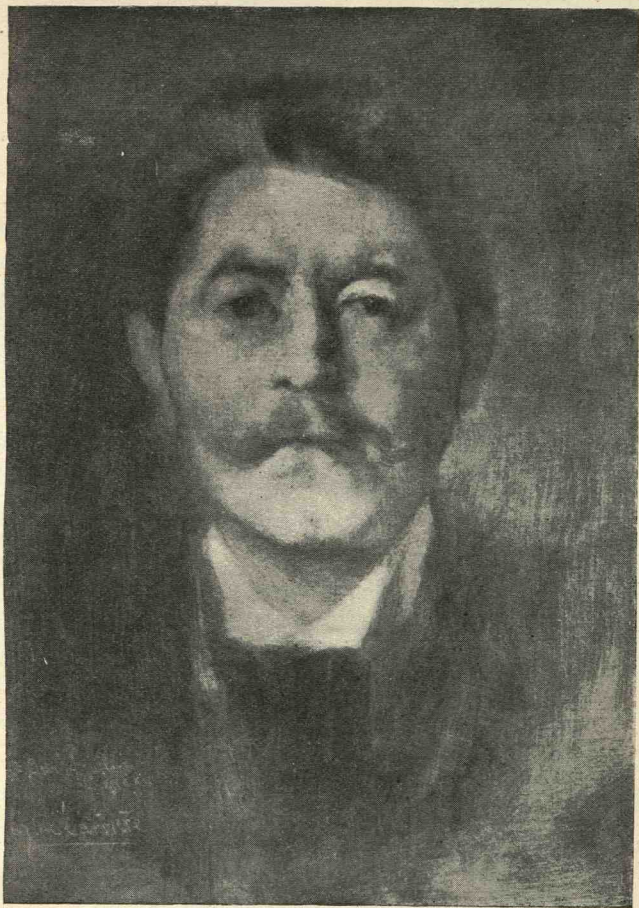
— Alors, ces messieurs sont députés — et ils ont arraché Ajalbert aux mains de Napoléon... Comment s'appelle-t-il, votre type ? Sauvageot... Au moins, il a un nom facile à retenir... Sauvageot... Il en a assez de l'Auvergne... C'est pourtant un rude pays... Et vous croyez, Ajalbert, que je peux quelque chose pour lui ?... Alors, ces Messieurs ne savent pas qu'il y a un sous-secrétaire d'État de l'Intérieur, un secrétaire général, et des directeurs, des sous-directeurs, des chefs de bureau du Personnel ?... Je vais leur faire dire : il y a Sauvageot. Ils vont me répondre qu'il y

CLEMENCEAU

a d'autres candidats recommandés par d'autres députés... Et quand j'aurai descendu leur Sauvageot du Gévaudan, ces Messieurs de Saint-Flour, ils reviendront pour demander le départ du remplaçant qui n'aura pas leur agrément... Ajalbert, vous êtes président du Conseil pour quelques jours... J'en profiterai pour aller à Giverny... Parlez-moi de Monet... Je suis sûr qu'il ne sait même pas ce que c'est qu'un secrétaire général... Sauvageot ? C'est écrit... Mais il y aura belle lurette que ces Messieurs m'auront renversé, avant que mes bureaux aient daigné s'intéresser à Sauvageot. Dites-lui donc de se mettre bien avec les huissiers, d'abord.

Pauvre Sauvageot ! Il avait eu son changement, pour l'Est, désirant se rapprocher de sa famille.

Un matin d'avant la guerre, on trouva dans le train, qui entrait en gare à Paris, un voyageur paisible, dans son coin, qui ne se réveillait pas. Il était mort, peut-être en venant solliciter quelque augmentation de classe...



JEAN AJALBERT, *par E. Carrière.*

CHAPITRE VIII

Clemenceau fait la guerre... et l'Histoire. — A Beauvais. — Sur la tombe de Geffroy. — L'ingratitude du Tigre. — Clemenceau et l'Académie Goncourt. — Le voyage manqué. — *Lui, seul...*

La Guerre, l'*Homme libre*, l'*Homme enchaîné*... Je ne voyais plus Clemenceau, et n'éprouvais nul besoin de le voir.

Je le lisais, je l'entendais. Ce n'étaient plus les essais philosophico-sociaux de la *Justice* d'après Draguignan, où l'écrivain se cherchait pour aboutir à la maîtrise, dans l'*Aurore*, — aujourd'hui à ce point de génie où le style c'est l'homme. Dans la nation fléchissante, avec des Pouvoirs consternés, il était l'Homme, face au Destin. Là-dessus, désormais, c'est l'Histoire,

CLEMENCEAU

tout le monde en sait plus que moi. Et je ne cesse de relire ces pages d'épopée, où ne se discerne plus ce qui fut écrit de ce qui a été clamé :

« Aux armes... Mourir n'est rien... Il faut vaincre. Et pour cela nous avons besoin de tous nos bras. Le plus faible aura sa part de gloire. Il arrive dans la vie des peuples une heure où passe sur les hommes un ouragan d'épopée.

« Nous demandons un gouvernement d'acier.

« Nous nous présentons devant vous avec l'unique pensée d'une guerre intégrale... Plus de campagnes pacifistes, plus de menées allemandes, ni trahison, ni demi-trahison : la guerre, rien que la guerre. Nos armées ne seront pas prises entre deux feux. La justice passe. Le pays connaîtra qu'il est défendu...

« Un jour, de Paris au plus humble village, des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang, dans les larmes, déchirés des obus, magnifique apparition de nos grands morts. Ce jour, le plus beau de notre race, il est en notre pouvoir de le faire...

« Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure, je fais

CLEMENCEAU

la guerre ; politique étrangère, je fais la guerre. La Russie nous trahit, je continue de faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de capituler, je continue de faire la guerre, et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure...

CLEMENCEAU FAIT L'HISTOIRE !

Et voilà, ce que je ne voulais pas, que je revis les mois d'épouvante et de grandeur, le printemps 1918, la ruée sur Paris, ou vers la mer, des millions d'hommes libérés du front russe...

Clemenceau est à l'hôtel de ville de Beauvais, où se réalise le commandement unique... après les pourparlers de Péronne, de Doullens... Je veux le voir... J'attends une, deux heures, arpentant la place, de sa voiture à la statue de Jeanne Hachette. Beauvais, vidé de sa population sous les bombardements, à trente kilomètres de Montdidier, l'air vibrant du roulement de la canonnade, du passage incessant des trains, des camions qui transportent les troupes, du matériel. Voici Clemenceau avec sa casquette à oreillettes, qu'il abaisse sur ses joues. Je m'avance... Et puis, je n'ose pas... Je me renfonce dans le groupe... Son temps

CLEMENCEAU

est sacré et je ne vais pas, pour un bonjour inutile, le détourner de sa pensée. Déjà il a pris place à côté du chauffeur...

.....
La victoire et la gloire, dans la popularité universelle, et de nouveau l'injustice, ou plutôt la retombée dans la vie quotidienne. Il lui eût fallu mourir dans l'apothéose de l'armistice...

Dernière rencontre, en avril 1926, dans la chambre mortuaire de Geffroy, aux Gobelins, les yeux humides, puis au cimetière. Lorsque le convoi parvint vers la tombe, un ordonnateur des pompes funèbres s'approcha de M. Clemenceau et lui demanda s'il avait choisi une place pour prononcer son discours.

M. Clemenceau se fit répéter la question et d'une voix émue répondit :

— C'est la volonté de M. Geffroy. Je ne dirai que trois mots.

Puis il s'approcha de la tombe, repoussa du pied une motte de terre qui roula. Son visage se crispait. Il éleva les bras et les laissa tomber d'un air las, s'appuya sur sa canne et, au milieu du silence, il dit :

CLEMENCEAU

En prévision de sa mort prochaine, Gustave Geffroy a consigné ses dernières volontés ; il a déclaré qu'il souhaitait que sa dépouille fût conduite sans plus de la maison mortuaire à la dalle funèbre. Il a écarté la vanité des honneurs et le bruit des discours ; il n'a demandé que des fleurs, beaucoup de fleurs, à ses amis, comme pour perpétuer dans la mort la beauté de sa vie ; sa vie et sa mort sont égales ; il a peiné, il a travaillé, il a souffert, il a été heureux, croyez-le. Enfin, il a connu la vie.

Nous ne sommes pas, du reste, ici pour le juger ; nous étions ses amis et ce jour voit se pencher sur son souvenir toutes les amitiés fidèles et présentes. Je voudrais que, pour les amis de Geffroy, la mémoire de celui qui s'en va se résume dans cette philosophie : la mort est une magnifique épuration de la vie.

Quant à nous, ceux qui restons, ceux qui l'ont connu à la peine et à l'honneur, nous jurons que, tant que nous vivrons, Gustave Geffroy ne sera pas mort.

Il jette une gerbe de fleurs. Avec madame Jacquemaire, ses amis, nous l'accompagnons jusqu'à sa voiture. Il me prend la main :

— Alors, il n'y aura bientôt plus que vous

CLEMENCEAU

de cette vieille *Justice*... Notre pauvre Gef-froy...

Et Clemenceau aurait parlé de Geffroy, comme le rapporte M. Jean Martet, dans *M. Clemenceau peint par lui-même*, — que je ne voulais pas lire... Systématiquement. Ils étaient trop à la descente de lit du Tigre — que j'ai préféré en lion.

Mais le paragraphe m'est venu, dans un article de Victor Méric, au *Courrier littéraire*. Pas tendre pour le collègue de son père au Sénat. Il a ses raisons détaillées, dans son livre, si vivant, et vécu — *A travers la Jungle politique et littéraire*. Il ne doute pas que Clemenceau ait réellement ainsi accommodé son plus fidèle ami.

Moi (*Jean Martet*), regardant un livre ouvert sur sa table. — C'est le bouquin de Geffroy que vous avez là ?

M. CLEMENCEAU. — Oui. Il n'est pas fameux. C'est plein de documents réunis là au hasard, sans ordre. C'était un brave cœur, Geffroy. Je peux dire que je l'ai bien aimé. Mais il manquait de sang. Je ne sais pas à propos de quoi il déclare que Coppée est « un des plus grands poètes français. »

Moi. — Oui. C'est beaucoup.

M. CLEMENCEAU. — Eh bien ! en disant ça, il vou-

CLEMENCEAU

lait faire plaisir à quelqu'un, probablement, — à un ami... à sa concierge... Alors il pensait : « On peut toujours le dire... Qu'est-ce que ça coûte et au fond quelle importance ça a ? » En gros, c'était un homme courageux. Mais son courage s'effritait dans le détail sous des tas de petites lâchetés de ce genre-là. Mirbeau, qui avait de la dent, écrit de Geffroy : « Que voulez-vous ? Il aime trop le chou et la chèvre... »

Moi. — Geffroy a dû gagner beaucoup d'argent avec ses livres ?

M. CLEMENCEAU. — C'est prodigieux ! Il a laissé deux ou trois millions ! Tout ça a disparu, je ne sais comment. Je ne sais entre les mains de qui sont passés les millions, les tableaux... Ça a été une chose bien étrange que la mort de Geffroy. Il s'est agité autour de son lit de mort des gens comme qui dirait bizarres... Enfin il était mort. Pour lui, c'était le principal. Vous savez que, de son vivant, le pauvre Geffroy avait eu des embêtements ?

Moi. — Un procès ? Vous m'avez dit ça...

M. CLEMENCEAU. — On l'avait accusé d'avoir vendu trois faux Carrière. Il ne m'en avait pas parlé, mais il était allé trouver mon frère Albert. Il ne niait pas. Il disait simplement : « Il n'y a pas moyen de s'y reconnaître. Carrière lui-même... »

Moi. — ...n'y verrait que du feu » ?

M. CLEMENCEAU. — Textuellement. Pour un critique d'art, c'est assez drôle.

Moi. — Vous croyez à la critique d'art, Monsieur ?

M. CLEMENCEAU. — C'est peut-être une des choses auxquelles je crois le moins. Pourtant, vous voyez,

CLEMENCEAU

j'écris ce bouquin. (Sur Monet.) J'en suis à cette période de la vie où l'on ne croit plus en rien et où, en vertu de la force acquise, on continue. Geffroy avait dû rendre l'argent. Qui est-ce donc qui lui avait donné les Gobelins ?

MOI. — Est-ce que ce n'est pas M. Briand ?

M. CLEMENCEAU. — C'est possible. Voilà le travers de Geffroy : il était le matin chez moi et le soir il dînait chez Briand. Il faut choisir. Non pas parce que je suis mal avec Briand, — car les gens peuvent dire que ça ne les regarde pas — mais parce que Briand c'est une chose et que j'en suis une autre : deux conceptions de la vie, des hommes, du travail, de l'histoire, absolument inconciliables.

MOI. — Il y a la curiosité...

M. CLEMENCEAU. — Quoi ? La curiosité ?

MOI. — On peut déjeuner chez vous par amitié et dîner chez un autre par curiosité.

M. CLEMENCEAU. — Ça, c'est des blagues ! Le plus curieux est que Geffroy a fait des livres tout à fait bien et courageux, de style et de fond. Son *Enfermé* est une belle chose. Comme quoi il ne faut juger les hommes ni sur ce qu'ils font, ni sur ce qu'ils disent, ni sur ce qu'ils pensent...

Geffroy, sans qui Clemenceau n'aurait peut-être jamais connu Monet !

Je ne mets pas en doute que M. Martet n'ait rapporté exactement les paroles de Clemenceau. Pourtant, il ne les a pas sténo-graphiées. Et il n'a pas interprété, — trop

CLEMENCEAU

jeune devant son vieux et grandiose Patron. J'ai avancé que Clemenceau ne distinguait pas entre les hommes. Il semble qu'il n'ait pas compris Geffroy. Que ce Breton « manquait de sang » — de fermeté ? Alors qu'il était inébranlable, irréductible. Il aimait Coppée ! Eh oui. Et pourquoi pas, Clemenceau se faisait bien peindre par J.-F. Raffaelli. On ne pouvait aimer le peintre, sans goûter le poète des banlieues. D'ailleurs, je ne sais pas que Geffroy ait jamais proclamé que Coppée était un des plus grands poètes français.

Geffroy n'écrivait pas pour faire plaisir à qui que ce soit... Quand Mirbeau signe, sur Geffroy : « qu'il aimait trop le chou et la chèvre » ? c'est une saleté... Des palinodies — on en pourrait citer à la douzaine d'Octave Mirbeau — ce qui ne lui retire rien de son talent à l'emporte-pièce. Mais comme caractère devant la haute tenue morale d'un Geffroy, il eût gagné à se taire. Si tant est qu'il ait insinué ce jugement...

Que Clemenceau ajoute que Geffroy a gagné un argent prodigieux, c'est assez comique. Ce n'est pas Geffroy qui a ruiné la *Justice* ! Des millions, des tableaux !

Mais la verve de Clemenceau est déclenchée,

CLEMENCEAU

il parlera de Geffroy comme d'un étranger, d'un parlementaire ! Geffroy, critique d'art, s'est trompé sur ses Carrière ? Il a vendu des faux. De là à faire de Geffroy un mercanti de la peinture... Qui dit cela ? Clemenceau ! victime d'hier de tant de calomnies, du nègre Norton !

Il interroge :

— Qui a nommé Geffroy aux Gobelins !

Évidemment, ce n'est pas lui, à qui ses vrais amis n'ont jamais rien demandé.

Oui, c'est Briand.

Et ce n'est pas lui, non plus qui l'a décoré. Il l'a même assez raillé de s'être laissé décorer par Doumergue. Geffroy, plus tard, *officier*, était tellement impressionné du blâme féroce de Clemenceau qu'il ne gardait pas sa rosette, quand ils allaient chez Monet — et qu'à la fin de sa vie, il ne la portait plus...

En vérité, Clemenceau ne pardonnait pas à Geffroy d'accorder de la valeur à Briand, — avec qui, d'ailleurs, je ne crois pas qu'il ait jamais dîné, à Poincaré, à d'autres. D'ailleurs, en bas de page, M. Martet note de « bien belles lettres de Geffroy à Clemenceau » — et son livre « *Clemenceau* » où il apparaît comme un marbre, dans la nudité de l'antique, débarrassé

CLEMENCEAU

de toutes les scories et les scolies, des instantanés de ses biographes à la course.

Ce n'est pas que Geffroy que bafoue Clemenceau, mais l'Académie Goncourt :

— Le prix Goncourt — qu'est-ce que c'est que ça ? L'Académie Goncourt... C'est cette chose dont fait partie Descaves, Léon Daudet.

— Il y a les Rosny, Ponchon...

— Ponchon...

— Oui, c'est un poète.

— Je ne connais qu'un poète dans la littérature française, c'est Villon.

Pouvait-il avoir oublié le banquet Goncourt — où Geffroy lui avait rendu la parole, et que c'était la *Justice* qui avait publié — à bon compte — *l'Indomptée*, de J.-H. Rosny et que la seule manifestation de l'Académie des Goncourt, depuis sa fondation, avait été l'adresse rédigée par Geffroy, au lendemain de la Victoire.

« Aux acclamations du monde entier célébrant votre œuvre triomphale, permettez à l'Académie Goncourt de joindre le familial hommage de son admiration.

« Vous avez dit : « Je fais la guerre », et votre voix impose silence aux faiblesses et aux



CLEMENCEAU

trahisons ; votre volonté, subjuguant la victoire, chasse les envahisseurs par delà les frontières, rend à la France les départements de l'Alsace, le sol de la Lorraine, enfin désannexés. Soyez salué au nom des fondateurs de notre académie, Edmond et Jules de Goncourt, fils de la Lorraine. Par vous, sur leur tombe, a plané l'immense nouvelle annonçant que le pays de leurs ancêtres, décidément arraché à l'ennemi, cessait de connaître le démembrement et la servitude.

« Avec leur drame *La Patrie en danger*, Edmond et Jules de Goncourt espéraient jadis exalter les énergies de notre race pour les batailles réparatrices. Aux heures récentes où la patrie était en danger, vous avez, selon leur rêve, selon leurs cœurs, soulevé les armées pour la juste revanche. Ainsi, vous avez superbement réalisé l'idéal de ceux que, dans un discours littéraire cher à notre souvenir, vous vouliez appeler vos amis et vos maîtres.

« Soyez salué au nom d'Alphonse Daudet, exécuteur testamentaire des deux frères, premier académicien de notre Compagnie, inoubliable auteur de *La dernière classe*, où le vieux maître d'école alsacien rentre, aujourd'hui, pour enseigner à jamais cette langue française

CLEMENCEAU

que vous écrivez, que vous parlez avec tant d'autorité, tant d'humaine éloquence. Acceptez d'être salué par nous, dont le devoir pieux est d'assurer la survivance des traditions, des sentiments, de la mémoire, des combattives intelligences comme la vôtre, tendrement dévouées à la défense et à la gloire du génie national. »

G. Clemenceau répondait par cette lettre à l'hommage de l'Académie Goncourt :

Messieurs de l'Académie Goncourt,

Je vous remercie du fond du cœur des félicitations et des vœux que vous avez bien voulu m'adresser. Aucun témoignage de sympathie ne pouvait m'être plus précieux, car je sais que vous unissez dans une même ferveur l'amour des lettres françaises et l'amour de la patrie.

Les soldats qui ont combattu pour la victoire, les chefs qui les ont commandés, les citoyens qui les ont secondés de leur effort unanime n'ont pas seulement libéré le territoire national, ils ont aussi sauvegardé les traditions séculaires de l'héritage sacré de la pensée et de la culture françaises. Je n'ai eu qu'à les comprendre et à les aider ; c'est à eux

CLEMENCEAU

surtout que doivent aller votre admiration et votre reconnaissance.

Veillez agréer, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus cordialement dévoués.

Signé : G. CLEMENCEAU.

Clemenceau ! Qui a pu échapper à ses sarcasmes meurtriers ? Ceux qui se tenaient à distance. Il était d'approche impossible.

— Je ne peux pas aimer quelqu'un sans l'engueuler !

Et de Monet même, quelle oraison funèbre :

— Monet était un peureux. Il avait peur de la douleur physique, de la mort. Cette opération que je voulais lui faire faire lui aurait permis d'aller jusqu'au bout de sa vision... Il n'a pas eu plus de courage devant le néant... Il ne voulait pas y penser... Alors, il est mort sans rien avoir fait pour sa belle-fille...

Le Silence de M. Clemenceau !

Il aurait mieux valu le taire...

Comme je me félicite de n'avoir pas revu le Père la Victoire, sur sa montagne de souvenirs hargneux, après avoir écrit, en 1920, dans

CLEMENCEAU

l'Eclair, cet article qu'il n'avait pas aimé :

LE VOYAGE MANQUÉ

« J'en veux à Clemenceau de voyager comme tout le monde...

« J'en veux au « Tigre » d'avoir fait faux bond à la jungle, à la vraie, à la seule jungle, qui est notre brousse d'Indochine...

« Alors, il n'a pas licence de voyager à sa guise, et nous nous permettrons de lui tracer des itinéraires.

« Parfaitement, à lui comme à tant d'autres — dès que l'incognito n'est plus permis et qu'ils sont comptables, à chaque pas envers leur pays, de leur gloire et de leur renommée. Nous ne les avons pas sacrés pour le profit de nos rivaux. C'est le cas de Clemenceau et de tant de Français notoires qu'il est navrant de voir s'élancer à la file indienne, sur les mers battues et les pistes rebattues de l'Inde et de l'Insulinde, comme de mornes promeneurs de musées : *Suivez le guide !* Et ils marchent. En route pour Ceylan et Java ! La belle affaire que l'Inde sans les Anglais, ou l'Insulinde avec les Hollandais. Quand on parle d'Asie, c'est sempiternellement de Colombo et de Kandy, de

CLEMENCEAU

Batavia et de Butenzorg ! Ah ! la publicité est chaude pour ces escales fameuses. Notre Chevillon fera chorus avec Rudyard Kipling, et quand Albert Besnard voudra redorer sa palette, il s'en tiendra à la féerie de « L'Homme en rose ». Les palmes vertes, la terre rouge où défilent des radjahs, s'accroupissent les charmeurs de serpents, tournent encore pour les globe-trotters quelque derviches tourneurs. — Bénarès, Madras, Jeypore ! Vais-je décrire ces merveilles, où, de celui qui regarde, seulement, à celui qui pense, toutes les joies sont données, toutes les méditations offertes, à l'orée des races, au berceau des religions, aux rives du Gange ! Mais non ! Cependant, la France d'outre-mer ne saurait-elle opposer au tourisme anglais des trésors comparables ? Pour de telles randonnées lointaines, il n'y a pas d'autre entraînement que l'exemple de déplacements illustres. Comme leurs produits commerciaux, industriels, nos concurrents imposent le chemin de leurs colonies à l'admiration universelle.

« Pourtant, quelle invitation au voyage ! A quelques heures de Singapour, Saïgon-Cholon, le Mékong, les *Ruines d'Ang-Kor*, que je ne chargerai d'aucune épithète ! Deux villes

CLEMENCEAU

dont les palais et les temples doivent leur salut à notre conquête. Elles disparaissaient sous la forêt envahissante, où les découvrirent nos explorateurs ! Triomphe de la civilisation, que nous apportons aux indigènes, — qui leur rendait ces témoignages fabuleux de leur passé millénaire. Oui, nos savants, nos artistes ne se préoccupaient guère du *Bayon* ni de la *Chaussée de l'Eléphant* jusqu'à l'arrivée de M. Doumer, à la fondation de l'*École française d'Extrême-Orient*, aux travaux de MM. J. Commaille et de Charles Carpeaux, mort à la tâche, de dysenterie... *Angkor-vat*, *Angkor-tom*, dont le tort évident est d'être nôtres ! Ailleurs, quelle exploitation c'eût été !

« Hélas ! notre Indochine n'a pas rencontré encore l'écrivain, le peintre qui imposeraient ses sites et monuments — ni les hôteliers qui faciliteraient le séjour — ni les métropolitains qui lanceraient la mode, ô Clemenceau !

« La baie d'Along ! Nulle part sur l'immensité des océans ne se haussent de tels rochers, ne se creusent de grottes si rares qui composent un spectacle d'originalité grandiose, inoubliable.

« Palais et tombeaux de Hué, avec leurs jardins à terrasses et à bassins où l'eau disparaît

CLEMENCEAU

sous les lotus ! Vais-je énumérer chaque curiosité de la Cochinchine, du Tonkin, de l'Annam, et proposer la longue montée au Laos, aux pagodes de Vien-tiane, aux *tâts* dorés de Luang-Prabang ! N'exagérons pas. Restons à la côte accessible plus facilement. Des informateurs téméraires n'ont pas manqué de câbler que Clemenceau s'embarquerait pour la chasse aux fauves ! Après la chasse aux boches, ce pauvre jeu pouvait-il tenter le vainqueur d'hier ! En tout cas, le tigre abonde, le seigneur tigre, vénéré comme il est redouté, et leur homonyme de Paris eût trouvé avec qui causer, des pentes de Lang-Biang aux défilés du Delta. Et sa majesté Sisowath eût pu encore étaler le luxe d'une battue en forêt avec capture d'éléphants sauvages.

« Mais il ne s'agit point ici que du goût pour les plaisirs carnassiers que l'on prête à notre Tigre national. J'imagine la joie qu'aurait pu se procurer l'homme d'Etat par une randonnée à travers l'Indochine, qui eût été un magnifique retour sur soi-même. Ce n'est pas diminuer notre tribut de reconnaissance envers Clemenceau que de rappeler l'histoire, l'erreur ancienne. Il se dressa contre les expéditions coloniales, abattit Jules Ferry. Une course à

CLEMENCEAU

Langson, à travers le Tonkin où, de l'amiral Courbet à Gallieni, à Lyautey, brillèrent nos armes ternies depuis 1870, eût constitué le plus émouvant hommage ; c'eût été un acte de réflexion et de justice, qui aurait honoré formidablement le leader des oppositions d'autrefois. Quelles acclamations n'eussent pas retenti ! — des nationaux, et des indigènes, qui, de nos tranchées et de nos usines ont porté la renommée du Tigre blanc jusqu'au Fleuve rouge. Le réconfort eût été profond et vengeur pour les Français d'Asie, trop souvent délaissés et méconnus de la métropole. Les princes de Galles vont aux Indes. Les rois d'Espagne à Cuba. L'Indochine n'est pas sur la carte de nos protocoles. Quel précédent eût créé Clemenceau, — sentimental et politique : quel service suprême...

« Dans l'Indochine, il y a la Chine, — Canton si proche, et l'Empire du Levant... L'écrivain du *Voile du Bonheur*, le collectionneur de *kogos* japonais ne cueillerait-il pas à notre flore tropicale des fleurs plus somptueuses qu'aux rivages d'Australie, où il est invité par un gouvernement qui comprend la force prestigieuse de la réclame, pratiquée avec élégance...

« Clemenceau est notre plus grande marque

CLEMENCEAU

française ; et nous laissons à d'autres le bénéfice de la firme la plus populaire pour l'instant !

« Pourquoi « voyager » pour les Anglais, — quand il y avait l'article français à placer ! — un placement de tout repos. Clemenceau malade eût même trouver à se soigner. Après vingt ans, M. Long a fait aboutir la station de Dalat, le sanatorium du Lang-Biang, accessible à l'automobile. Désormais, ce n'est pas l'un des moindres bienfaits dont on doit être reconnaissant à l'actuel gouverneur et à M. Albert Sarraut.

« Oui, pourquoi pas l'Indochine, Madagascar, le Maroc ? — rendre aux pays jaunes ou noirs la visite que leur jeunesse nous a faite de 1914 à 1918, et dont la marque demeure innombrable aux cimetières de l'Est, du Nord et du front oriental...

« D'ailleurs, « l'homme libre » n'a que faire des suggestions de la chronique. D'autant mieux qu'il pourrait bien venir de lui-même à la satiété des raids à l'Équateur ou aux pôles, qui sollicitent notre curiosité, sans contenter le cœur. »

De quelle pichenette, il eût balayé, par les

CLEMENCEAU

carnets de M. Martet, cet Enjolras, de l'Académie Goncourt — qui n'a pas voté pour *Marion-des-Neiges*. Il ne me l'avait pas recommandée, non plus. M. Jean Martet doit être renseigné sur ce qu'il pouvait attendre des bons offices de notre inabordable patron.

— Vous êtes à l'Hôtel de Ville !... Il ne faut pas être fonctionnaire... Il faut accepter le combat.

Aussi, Geffroy avait combattu jusqu'à cinquante ans, pour la *Justice*... Où étaient-ils les millions, comme criait Clemenceau à Salernes, — aurait pu crier Geffroy à ses employeurs depuis trente ans... Alors, il lui fallait devenir fonctionnaire pour le plus grand bien de l'État. Car, il amena aux Gobelins du nouveau, et il faut préférer toutes ses expériences d'appeler à la Tapisserie des peintres contemporains, à l'erreur mortelle de ressasser néfastement le passé.

Pas de fonctionnaires ! Pas de curés, pas de colonies. Pas de députés ! Plus personne. Plus rien, lui seul et c'est assez !

Et il le prouva.

Quelle anthologie de nihilisme, quels commandements du néant on composerait avec ces versets sataniques de l'Homme qui brandit aux

CLEMENCEAU

cimes de l'Histoire la torche de la Foi dans les destinées de la Patrie...

Clemenceau, qui a cru connaître la vie ! — ignorant la joie suprême d'être, de se vouloir, de se savoir aimé.

L'Énigme de Clemenceau !

Voilà du travail pour les psychologues de l'avenir...

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CLEMENCEAU, par Manet	Frontispice
CLEMENCEAU au cirque Fernando, par J. F. Raffaëlli.	73
GUSTAVE GEFFROY, par Renouardt	125
JEAN AJALBERT, par E. Carrière	146

TABLE

ÉPIÎRE DÉDICATOIRE A MAURICE MARTIN DU GARD.	7
EN GUISE DE PRÉFACE	13

CHAPITRE PREMIER

Pichon, démentez... — Clemenceau a toujours fait la guerre, depuis 1870. — Il est mort de la paix. — De Jeanne d'Arc la Sainte à Clemenceau le Diable. — Sous le signe de Blanqui. — Clemenceau n'écrit jamais. — Clemenceau <i>croqué</i> par Pelletan...	15
--	----

CHAPITRE II

Du côté de chez Geffroy. — Qu'elle était belle! sous l'Empire... — <i>Défense de parler politique</i> . — Louis Mullem et le « papier de Camille ». — L'heure des Poètes. — Pichon, Pichon. — La vie sacrifiée de Geffroy. — En Bretagne. — « L'Enfermé », « L'Apprentie ». — Le beau testament.	31
--	----

CHAPITRE III

Clemenceau-le-Viveur. — Il s'habille mieux que le Prince de Galles. — Clemenceau à cheval. — Pichon, venez voir Enjolras! — La <i>Justice</i> va se lancer. — La grève des coiffeurs. — Le mystère des sardines. — Les arti-chauts à la Montjau et les sandwiches à la Michou. — Comment se rate une « présidence »	43
---	----

CLEMENCEAU

CHAPITRE IV

Les amours de Clemenceau ! — Avec Léonide Leblanc, née en 1841. — « Le genre » de M. Georges Suarez. — Du Duc d'Aumale à Clemenceau. — Léonide Leblanc protège les arts. — De la peinture à la tauromachie. 73

CHAPITRE V

Devant Geffroy. — Les heures noires, du sombre Judet au nègre Norton. — Clemenceau et Pelletan dans le Var. — Soir de défaite. — En avant... — Plus rien qu'une plume et ses kogos 87

CHAPITRE VI

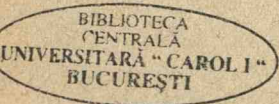
Clemenceau écrit... — La *Justice* à fin de bail. — La conspiration du silence. — *Clemenceau reporter*. — *Physionomies de Clemenceau*. — Geffroy, le *Juste* de la *Justice*. — Clemenceau optimiste. — L'erreur de Charles Maurras et de Maurice Barrès. — La péniche de Joffre. 101

CHAPITRE VII

Il y avait Geffroy... De la *Justice* et de la *Dépêche de Toulouse* à l'*Echo de Paris*, au *Journal*, au *Matin*, à l'*Illustration*. — Clemenceau chez Alphonse Daudet, chez Edmond de Goncourt. — Au banquet Goncourt. — De l'*Aurore* et de l'« *Affaire* » au « *Bloc* ». — L'Homme seul. — La revanche de Draguignan. — Clemenceau président du Conseil. — Comment il recevait les députés. — La gale comme Napoléon..... 123

CHAPITRE VIII

Clemenceau fait la guerre... et l'Histoire. — A Beauvais. — Sur la tombe de Geffroy. — L'ingratitude du Tigre. — Clemenceau et l'Académie Goncourt. — Le voyage manqué. — *Lui, seul*... 147



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 JANVIER 1934
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS

DÉJA PARUS

RASPOUTINE

par son secrétaire

ARON SIMANOVITCH

Traduit du russe par S. de Léo et M^{me} de Naglowska

VERA FIGNER :

**MÉMOIRES
D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE**

Traduit du russe par Victor Serge

DOSTOIEWSKI

par sa femme

ANNA GRIGORIEVNA DOSTOIEWSKAIA

Traduit du russe par A. Beucler

SÉVERINE

par

BERNARD LECACHE

**OSCAR WILDE
ET QUELQUES AUTRES**

par

LORD ALFRED DOUGLAS

Traduit de l'anglais par Arnold van Gennep

VERIFICAT
1987

VERIFICAT
2017